Illinois U Library

UMÉRO 36 — 11 JUIN 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE PARIS
DIRECTEURS: MARCEL KARSENTY · PIERRE DUX
15, RUE BLANCHE · MÉTRO: TRINITÉ · BLANCHE · St LAZARE · LOC. TRI: 20-44

DAS KAPITAL

Trois actes de CURZIO MALAPARTE
Décor et costumes de JEAN-DENIS MALCLÈS

RENÉE DEVILLERS
PIERRE DUX
ALAIN CUNY
LUCIEN NAT
RENAUD MARY
LUCIENNE PARIZET
et HENRI NASSIET

TOUS LES SOIRS à 20h45 PRÉCISES (SAUF LUNDI) MAT. DIM. et FÊTES à 15h

IMP. MARCHAT

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Les Fillettes. Karl Marx.
Les Policemen.

Godson. Jenny. Marx.

Marx. Engels.

1 KARL MARX, se penchant vers l'une des fillettes. — *Comment t'appelles-tu ?*
LA FILLETTE. — *Joan Villiams, sir.* (ACTE PREMIER.)

2 KARL MARX, soulevant la poupée d'une main et de l'autre, ouvrant les deux bras de la poupée, la fait danser en l'air. — *C'est cela votre poupée ? La poupée des enfants pauvres ?* (ACTE PREMIER.)

3 KARL MARX. — *Quand tu es là, mon vieux Fritz, quand je fume ma bonne vieille pipe devant un bock de bière, il me semble être là-bas, en Allemagne, sur les bords du Rhin...* (ACTE II.)

4 JENNY, tendant à Godson la cuvette remplie d'eau tiède. — *Baisse donc la tête, Karl.*
GODSON. — *Vous voulez dire que vous êtes le Gœthe de ce jeune Schiller?* (ACTE II.)

5 KARL MARX, debout, en manches de chemise et en pantoufles, le visage et le front hérissés de poils, l'air en même temps débonnaire et sauvage. — *Je ne suis pas un gentilhomme, monsieur le comte Orsini...* (ACTE II.)

Jenny. Godson. Marx.

Orsini. Marx.

DAS KAPITAL

Pièce en trois actes par Curzio MALAPARTE

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 29 janvier 1949 au Théâtre de Paris, dans une mise en scène de Pierre DUX, des décors et costumes de J.-D. MALCLES et avec la distribution suivante :

Jenny Marx, femme de Karl Marx	*Renée DEVILLERS*
Godson	*Alain CUNY*
Mme Bertaud, modiste parisienne émigrée à Londres	*Lucienne PARIZET*
Karl Marx	*Pierre DUX*
M. Bertaud, tailleur parisien émigré à Londres	*Lucien ARNAUD*
Ernest Jones, un des chefs les plus en vue du « Chartisme » anglais	*Jean PEYRIÈRE*
Premier Policeman	*Jean FLEURY*
Deuxième Policeman	*Gabriel GOBIN*
Friedrich Engels	*Lucien NAT*
M. Petitjean, émigré français	*Jean COIZEAU*
M. Lefèvre, émigré français	*Roland ALEXANDRE*
Félix Orsini, révolutionnaire italien, auteur de l'attentat de 1858 contre Napoléon III.	*Renaud MARY*
L'Inconnu	*Henri NASSIET*
Lucienne, coiffeuse parisienne, femme d'un émigré français.	*Madeleine FOUJANE*
Georgette, fleuriste, femme d'un émigré français	*Madeleine DELAVAIVRE*
Denise, danseuse, femme d'un émigré français	*Françoise FÉRON*
Le Docteur	*Pierre NOVA*
Le petit Mush, fils de Karl Marx.	*Serge LECOINTE*
Mary Sullivan	*Françoise JANVIER*
Joan Smith	*Lucette GENOT*
Katherine O'Brien (fillettes qui travaillent dans les mines.)	*Yvette BLONDELL*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Curzio Malaparte.

ACTE PREMIER

L'après-midi du 3 décembre 1851, au lendemain du « 18-Brumaire » de Louis-Napoléon, dans le misérable logis au N° 28 de Deanstreet, au cœur de Soho, le quartier européen de Londres, où Karl Marx, émigré de Paris en 1849, habite avec sa femme Jenny. Sur une grande table ronde, au milieu de la pièce, des livres, des journaux, des revues, des papiers, des plumes, des crayons, des pipes voisinent avec la corbeille à ouvrage de Jenny, les jouets des enfants, des pièces d'argenterie sales, des tasses ébréchées. La pièce où Karl Marx a sa table de travail et son lit est faiblement éclairée par une seule fenêtre et meublée avec le triste abandon des pensions de famille de Soho. Contre le mur d'en face, à droite de la porte du milieu qui donne sur les deux autres pièces du logis, est appuyé un divan ; à gauche, une petite armoire ; contre le mur de droite, sous la fenêtre, un sommier. Quelques chaises rachitiques sont rangées le long des murs ; un vieux fauteuil de cuir somnole devant la table, au-dessus de laquelle pend, au plafond, une mauvaise lampe à pétrole.

Sur le fauteuil, devant la table, est assis Godson : c'est un homme encore jeune, au pâle visage éclairé par une petite barbe blonde, vêtu d'une pauvre redingote noire trop étroite, élimée, et chaussé de souliers éculés. Il est assis, immobile, les deux mains sur les genoux, les yeux fermés, comme s'il dormait.

Jenny traverse lentement la chambre et ouvre la porte. Jenny Marx, issue d'une famille de la noblesse rhénane, les barons von Wesphalen, est une jeune femme sur la trentaine, brune, pâle, au visage fatigué, aux yeux intelligents et doux rougis par les larmes et les veilles. Elle est habillée simplement, avec cette propreté sans coquetterie des jeunes femmes allemandes de bonne famille. Ses manières sont empreintes d'une dignité sobre et triste. Sa voix est claire, encore une voix de jeune fille.

JENNY. — Entrez, entrez donc, madame Bertaud.

Mme Bertaud, couturière à Paris, rue Guénégaud, est une petite bourgeoise parisienne sur la quarantaine, vêtue à la française, gantée de blanc jusqu'au coude, un petit chapeau jaune sur l'oreille lié sous le menton par deux rubans noirs. Elle entre, souriante et autoritaire, pivotant sur le seuil de la porte pour faire passer un grand carton qu'elle tient sous le bras.

Mme BERTAUD. — Bonjour, madame Marx, j'espère que je ne vous dérange pas...

JENNY. — Je vous attendais, madame Bertaud. Asseyez-vous, je vous prie. Ah ! mon Dieu ! non, pas là... Je crois qu'elle boite un peu...

Mme BERTAUD, *s'assoit avec précaution, soulevant sa jupe et montrant par ce geste les bottines noires à mi-jambes, le jupon blanc plissé qu'elle caresse avec soin des deux mains.* — Ah ! ces chaises anglaises ! Insolentes et boiteuses ! Grâce à Dieu nous allons bientôt rentrer à Paris, nous allons enfin pouvoir nous asseoir comme il faut... Vous connaissez les dernières nouvelles ?

JENNY, *d'un air las.* — Oui, je sais.

Mme BERTAUD. — C'est merveilleux ! La révolution à Paris !

JENNY. — Révolution... Ce mot me fait peur !

Mme BERTAUD. — Pourtant c'est un mot bien français, madame Marx. Tous les mots français sont charmants.

JENNY. — Il ne signifie pour moi qu'exil, misère, maladie. A part ça, c'est un très joli mot... en français.

Mme BERTAUD. — Depuis ce matin il me chante dans la bouche comme si j'avais englouti un oiseau vivant. *(Elle ferme les yeux, lève le visage vers le ciel et chante d'une voix enfantine :)* La révolution à Paris ! La révolution à Paris !

JENNY. — Etes-vous sûre qu'il y a la révolution à Paris ?

Mme BERTAUD. — Vous n'avez pas lu les journaux ?

JENNY. — Non.

Mme BERTAUD. — Louis-Napoléon a tiré le canon contre l'Assemblée nationale, arrêté tous ces pauvres députés et mis la main sur la caisse de l'Etat. A ce qu'il paraît, il voulait se faire proclamer empereur ! Mais le peuple de Paris s'est insurgé au cri de « vive la République ! » Et depuis hier on se bat dans les rues. Cette fois-ci, les Parisiens ne se laisseront pas faire. Ah ! que je suis heureuse ! Enfin ! Dans trois jours nous serons tous de retour à Paris !

JENNY. — Paris... Paris... C'est bien loin !

Mme BERTAUD. — Depuis hier ce n'est plus si loin ! Si je ferme les yeux je me vois juste au coin de la rue Guénégaud, en face de mon magasin. *(Elle ferme les yeux, étend les bras en tâtonnant.)* J'ouvre, j'entre, tout est là qui m'attend. Mon pauvre matou aussi est là qui m'attend. Mon Dieu qu'il est maigre ! *(Ouvrant les yeux, se mettant debout d'un bond :)* Quand je pense à mon pauvre matou, que j'ai dû laisser à Paris, ah ! madame Marx, je vous avoue que je ne peux plus entendre parler de révolution !

JENNY, *riant doucement.* — Elles ne se soucient guère des chats, les révolutions... ni des femmes.

Mme BERTAUD, *se rassoit, tout en ajustant de ses deux mains agiles, nerveusement, son petit chapeau sur l'oreille.* — Que vous avez raison, madame Marx ! Les révolutions fichent tout en l'air, et c'est nous, pauvres femmes, qui devons remettre l'ordre dans la maison. Les hommes, eux, ils aiment cela. Dès qu'ils ont la révolution dans le ventre ils ne travaillent plus. Ils vont bavarder du matin au soir avec les copains, et c'est nous qui devons travailler pour les entretenir. S'il n'y avait pas les femmes pour entretenir les révolutionnaires on en aurait fini depuis longtemps avec les révolutions !

JENNY, *ouvre la petite armoire, en sort de l'argenterie qu'elle compte lentement.* — Les hommes sont tous les mêmes, madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Ce sont plutôt les femmes qui sont toutes les mêmes. Comment voulez-vous que cela nous amuse, leurs révolutions ? C'est de la petite économie fichue en l'air ! J'avais un petit commerce, un magasin de couture, et j'ai tout perdu. Savez-vous ce qu'il me répond, M. Bertaud,

quand je lui dis ce que j'en pense ? « Tu n'es qu'une bourgeoise ! » Moi, une bourgeoise ?

JENNY, *avec un doux rire.* — Les hommes ne se rendent pas compte de ce que les femmes souffrent, vous le savez bien. *(Lui tendant les pièces d'argenterie :)* Vous m'excuserez si cette fois encore, chère madame Bertaud... la vie n'est pas facile, et l'hiver est très dur...

Mme BERTAUD, *prenant l'argenterie et la disposant sur ses genoux pour la compter, tout en bavardant.* — Il faut bien nous aider entre nous.

JENNY. — Ce sont six cuillères d'argent... mes dernières. Surtout n'en dites pas un mot à mon mari.

Mme BERTAUD, *faisant glisser l'argenterie dans son sac.* — Je suis discrète.

JENNY. — J'ai encore un enfant malade...

Mme BERTAUD. — La petite Francisca ? Ce n'est pas grave, j'espère ?

JENNY. — Non, cette fois ce n'est pas Francisca. C'est le petit Edgar.

Mme BERTAUD. — Le petit Mush ? Ah ! mon Dieu ! Et vous ne m'en disiez rien ?

JENNY. — Ce n'est que ce matin que la fièvre l'a pris.

Mme BERTAUD. — Vous avez appelé le médecin ?

JENNY. — Oui. Il prétend que ce n'est pas grave, pour l'instant.

Mme BERTAUD. — Un peu de fièvre, ce n'est rien. Il ne faut pas s'inquiéter pour si peu.

JENNY. — J'ai peur, madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Je n'aime pas vous entendre dire ces choses-là, madame Marx. Si vous voulez aider le petit Mush à guérir il ne faut pas que vous ayez peur. Avez-vous au moins tout ce qu'il faut pour le soigner ?

JENNY. — Merci. M. Godson est allé à la pharmacie, il m'a rapporté tout ce qu'il faut. M. Godson est un grand ami de Mush.

Mme BERTAUD, *se tournant vers Godson, toujours assis sur son fauteuil, immobile, les yeux fermés.* — Que Dieu vous bénisse, monsieur Godson. Les âmes charitables sont très rares à Londres.

GODSON, *se levant, d'un air presque épouvanté.* — Dieu ? Vous avez dit Dieu ?

Mme BERTAUD. — Oui, j'ai dit « Dieu ». Pourquoi pas ? Ce n'est pas un mot convenable ?

GODSON, *souriant.* — Parfois non.

Godson se rassoit et reste immobile, les yeux fermés, souriant.

Mme BERTAUD. — Laissez-moi faire, je vais m'occuper de tout. Lène, où est-elle ?

JENNY. — Je l'ai envoyée avec les enfants chez notre ami Libenck. C'est le docteur qui m'a obligée à éloigner les enfants. Madame Bertaud, j'ai peur.

Mme BERTAUD. — Vous êtes donc seule ? Vous n'avez même pas Lène pour vous aider ? Heureusement je suis là, et je vais prendre tout en main. Vous soignerez le petit Mush, moi je prendrai soin de Francisca.

JENNY. — Francisca... J'ai dû l'éloigner elle aussi. Lène lui a trouvé une nourrice pour quelques jours. Je ne peux plus l'allaiter. J'ai encore le sein meurtri par les morsures que le pauvre petit Guido me faisait dans ses crises. Je suis à bout, madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Et vous ne disiez rien ! Je ne pardonnerai jamais cela. Ah ! c'est ce sacré Londres qui nous porte malheur ! Il faut être riche dans ce pays, même pour tomber malade. A Paris, au moins !... Cela ne coûte pas cher de crever de faim, à Paris.

JENNY. — La misère coûte cher à Londres.

Mme BERTAUD. — Heureusement que tout cela va bientôt changer. Nous allons tous rentrer à Paris ! Madame Marx, les beaux jours vont revenir !

JENNY. — Je ne crois plus aux beaux jours... Depuis deux ans que nous avons quitté Paris, je n'ai connu que la misère, la faim, la maladie. J'ai perdu mon pauvre Guido, nous n'avions même pas l'argent pour le faire enterrer. *(Essuyant ses larmes :)* Excusez-moi, mais quand mon mari est là je ne peux même pas pleurer. Mes larmes le rendent furieux. Je passe des nuits entières à pleurer, et il ne peut pas supporter cela. Il s'en est déjà plaint à notre ami Engels. Il faut le comprendre, il est accablé de travail ; lui aussi est à bout, il a besoin d'aide lui aussi. Au lieu de l'aider je l'ennuie avec mes larmes.

Mme BERTAUD. — Ne pleurez plus, il faut être forte. Nous ne sommes pas des hommes, tout de même !

JENNY. — Je ne comprends pas comment il peut supporter tout cela, son travail écrasant, ses tourments à notre sujet, sa honte de ne pas pouvoir nous aider davantage. Il ne gagne même pas de quoi nous nourrir.

Mme BERTAUD. — C'est qu'il a un métier qui ne rapporte pas ; la révolution, est-ce que cela rapporte ? S'il se souciait vraiment de vous et vos enfants il changerait de métier.

JENNY. — Mon mari n'était pas riche, mais il avait de quoi nourrir ses enfants. Il est devenu pauvre pour aider les hommes à se délivrer de la misère.

Mme BERTAUD. — Eh bien, je m'excuse, mais il a eu tort. On fait la révolution pour donner à manger à ses enfants ; on ne fait pas crever de faim ses enfants pour faire la révolution !

JENNY. — Ce que mon mari nous donne c'est bien plus que de l'argent. Il nous sacrifie tout, même sa liberté de travail. Il se prive de tout, même du nécessaire. Il ne veut plus que je dépense un seul penny pour lui. Vous voyez comment il est habillé ? J'ai honte de le laisser sortir dans la rue comme cela. Mais que faire ? *(Se rappelant soudain :)* Avez-vous apporté sa redingote ?

Mme BERTAUD, *montrant le carton, dont elle se met à défaire la ficelle de ses doigts agiles.* — Oui, je l'ai là. *(Sortant du carton une redingote repliée et se tournant vers Godson :)* Monsieur Godson, voulez-vous m'aider ?

GODSON *se lève, très gauchement empressé et, s'approchant de Mme Bertaud.* — Oui... je... oui... madame Bertaud.

Mme BERTAUD, *déployant la redingote.* — Ouvrez les bras comme cela, comme un Christ en croix. *(Accrochant la redingote déployée aux deux mains de Godson :)* Voilà. C'est magnifique, n'est-ce pas ?

JENNY, *se plaçant en face de Godson, qui, debout au milieu de la pièce, tient déployée la redingote comme un voile de Véronique.* — Cela a l'air tout à fait neuf. Seulement c'est un peu jaune, vous ne trouvez pas ?

Mme BERTAUD. — Un peu jaune ? Non, je ne

trouve pas. Pour être coupée dans une de vos vieilles jupes, ce n'est pas si mal.

JENNY. — Sur moi cette couleur faisait un autre effet... Il ne faut pas, surtout, qu'il s'aperçoive que c'est une redingote neuve. Il refuserait de la porter.

Mme BERTAUD. — On la lui glissera sur le dos sans même qu'il s'en aperçoive. Il faut reconnaître que c'est un beau travail. M. Bertaud est un bavard, mais il connaît son métier. Et puis, quand il s'agit de travailler pour M. Marx ! Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour votre mari ! Il ne parle que de Karl Marx, il ne rêve que de Karl Marx... Figurez-vous qu'il a inventé un mot pour m'expliquer ses idées politiques. Il dit : « Je suis marxiste. » Est-il bête, M. Bertaud ! Drôle de nom, « marxiste » ! Peut-on être marxiste, madame Marx ?

JENNY, *riant de son rire enfantin.* — Mais moi aussi, je suis « marxiste » !

Mme BERTAUD. — Comment, vous aussi ? Vous êtes marxiste ? Il ne vous suffit donc pas d'être la femme de M. Marx ?

Karl Marx entre à pas rapides par la porte de gauche, suivi de son ami Ernest Jones, le « chartiste » anglais, et de M. Bertaud, et s'arrête au milieu de la pièce. Il est de petite taille, gros, trapu. Il a les cheveux en broussaille, le visage caché sous le poil mousseux d'une barbe épaisse qui lui couvre presque les yeux, laissant découvert son front haut et large, dominé par la coupole d'un chapeau haut de forme d'un gris luisant de crasse. Il porte un monocle encastré dans l'orbite droite et attaché par un long ruban noir à la première œillère de sa redingote de couleur brune, élimée, boutonnée jusqu'au cou et couvrant jusqu'aux genoux un large pantalon à carreaux blancs et noirs. Il se tourne vers M. Bertaud, agitant dans l'air son parapluie, continuant la discussion poursuivie sur le trottoir et dans l'escalier.

KARL MARX. — Non, cher monsieur Bertaud, je ne ferai rien pour vous aider à partir. Vous m'entendez ? Rien !

M. Bertaud, tailleur à Paris, rue Guénégaud, émigré à Londres après les journées de juin 1848, est un petit homme maigre, aux fines moustaches noires cirées tombant aux deux coins de la bouche, serré dans une redingote trop étroite, couleur gorge de pigeon, une canne à la main.

M. BERTAUD. — Je ferai mon devoir de Français, monsieur Marx !

KARL MARX. — Vous employez le langage de ce pauvre Victor Hugo ! Vous ferez votre devoir de révolutionnaire ? Vous resterez tranquillement ici, à Londres. Vous ne partirez pas !

M. BERTAUD. — Je partirai. Mon devoir m'y oblige. Je suis avant tout un bon Français.

KARL MARX. — Mais tous les Français sont à peu près de bons Français... *(Se tournant vers Jenny, qui, entre temps, aidée par Mme Bertaud, a replié la redingote jaune, que Mme Bertaud a prise et cachée derrière son dos :)* Bonsoir, Jenny. *(L'embrassant sur les deux joues :)* Et le petit Mush ? Est-ce qu'il va mieux ? Où est-il le petit Mush ? Toujours au lit ? Ah ! le vilain paresseux ! Je vais le tirer hors du lit par les pieds, ce méchant petit Mush ! *(L'appelant :)* Mein lieber Mush !

JENNY, *appuyant sa main sur la bouche de Marx.* — Il dort, il ne faut pas le réveiller... Il va mieux.

KARL MARX. — C'est vrai ? Il va donc mieux, le petit Mush ? *(Il embrasse les mains de sa femme, puis, apercevant Mme Bertaud :)* Bonsoir, chère madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Bonsoir, monsieur Marx.

ERNEST JONES, *s'inclinant galamment devant Frau Jenny.* — How do you do, Mrs. Jenny ? *(Et devant Mme Bertaud :)* Good evening, madame.

M. BERTAUD, *s'incline avec beaucoup de dignité devant Frau Jenny.* — Bonsoir, madame Marx.

JENNY. — How do you do, Mr. Jones, bonsoir, monsieur Bertaud.

KARL MARX, *se tournant vers M. Bertaud, sur un ton agressif.* — Pourquoi donc voulez-vous aller à Paris, monsieur Bertaud ?

M. BERTAUD. — Pour me battre.

KARL MARX. — Contre qui ?

M. BERTAUD. — Contre Louis-Napoléon.

KARL MARX. — Et que vous a-t-il fait de mal, ce pauvre Louis-Napoléon ?

M. BERTAUD. — Que m'a-t-il fait de mal ? Il a étranglé la République, il s'est emparé du pouvoir par la violence. Louis-Napoléon est un ennemi du peuple.

KARL MARX. — Mais naturellement ! Louis-Napoléon est un imbécile qui se croit un ennemi du peuple. C'est entendu. Vous voulez donc aller vous battre. Mais sur quelles barricades ?

M. BERTAUD. — Sur les barricades que le peuple de Paris oppose à la violence de la tyrannie...

KARL MARX. — Mais il n'y a pas de barricades à Paris ! Tout est calme à Paris.

M. BERTAUD. — Il n'y a pas de barricades ce soir ? Eh bien, il y en aura demain matin ! Le peuple de Paris se battra.

KARL MARX. — Ha ! ha ! ha ! Vous me faites rire, cher monsieur Bertaud ! Les Parisiens, cette fois-ci, ne se battront pas. Vous croyez donc que les ouvriers de Paris sont des imbéciles ? Le coup d'État de Louis-Napoléon ne regarde pas les ouvriers.

M. BERTAUD. — Cela ne les regarde pas ?

KARL MARX. — Non. Cela ne les regarde pas. C'est aux bourgeois de se battre contre Louis-Napoléon. Et puis ce n'est pas avec des barricades qu'on fait la révolution.

JONES, *son haut de forme à la main, s'appuyant négligemment sur sa canne.* — Il y a des choses, monsieur Bertaud, qu'on ne fait pas dans la rue ! La révolution est une de ces choses qu'on ne fait pas dans la rue !

M. BERTAUD. — Où voulez-vous qu'on fasse les révolutions, Mr. Jones. Les Français font tout dans la rue.

KARL MARX. — Que Louis-Napoléon fasse son petit 18-Brumaire, monsieur Bertaud, c'est aux bourgeois de défendre leur mignonne constitution, leurs petites libertés bourgeoises. Les ouvriers ne se battront pas pour défendre les bourgeois. Ce serait une sottise énorme.

ERNEST JONES. — Les Français aiment peut-être les sottises énormes.

KARL MARX. — Cette fois-ci la sottise serait trop grande, même pour des Français.

M. BERTAUD. — Les Français sont à la hauteur

de tout, monsieur Marx. Ils l'ont bien montré en 1789.

KARL MARX. — Et voilà le petit coq gaulois qui chante ! N'oubliez pas, mon ami, que les peuples, depuis 1789, ont bien changé. Nous sommes tous devenus plus petits en Europe.

ERNEST JONES. — Pas les Anglais, Mr. Marx.

KARL MARX. — Les Anglais comme les autres, Mr. Jones.

M. BERTAUD. — La grande démocratie française enfantera toujours de grands hommes. Lamartine ! Victor Hugo ! Odilon Barrot ! Cavaignac !

KARL MARX. — Cavaignac ! un bourreau, un énorme crétin avec des éclairs d'imbécillité ! Vos grands hommes ne tarderont pas à se rendre compte de ce qu'il en coûte de pousser le peuple à la révolution au nom des libertés bourgeoises ! Un jour viendra, monsieur Bertaud, où les bourgeois seront écrasés à leur tour par cette même révolution qu'ils ont déclenchée avec leurs grands mots de liberté et de démocratie. On ne joue pas avec le feu, monsieur Bertaud.

ERNEST JONES. — Cela n'arrivera pas en Angleterre.

KARL MARX. — En Angleterre comme ailleurs.

ERNEST JONES. — L'Angleterre est une île, la mer nous protège de la révolution.

KARL MARX. — La mer vous protège des invasions du dehors. Elle ne vous protège pas de la révolution, qui est une invasion d'en bas.

ERNEST JONES, *avec mépris, esquissant du pied un geste, comme s'il repoussait quelque chose de répugnant.* — Nous avons des lois, monsieur Marx. L'Angleterre sera toujours une nation de citoyens libres.

KARL MARX. — Il n'y a pas de pays en Europe, Mr. Jones, où il y ait autant d'hommes libres qu'en Angleterre... et autant d'esclaves. Votre révolution industrielle, avec vos machines, vos fabriques, vos montagnes de marchandises, a réduit à l'esclavage une grande partie, la partie la plus pauvre de la nation anglaise. Vos lois sur le travail des femmes et des enfants sont horribles, Mr. Jones.

ERNEST JONES. — Hélas !

KARL MARX. — Vos petites filles de dix ans travaillent au fond des mines de charbon. Depuis que le prix des chevaux a monté vous avez remplacé les chevaux par des femmes pour haler les péniches sur les canaux d'Angleterre. Quand le prix d'entretien des femmes montera vous remplacerez les femmes par des enfants. On arrachera les enfants à la mamelle des mères anglaises pour les envoyer haler les péniches sur les canaux. Ha ! ha ! ha ! Vous ne trouvez pas cela amusant ?

JENNY, *posant la main sur l'épaule de Marx.* — Karl !

ERNEST JONES. — Non, je ne trouve pas ça drôle du tout, Mr. Marx.

KARL MARX. — Moi, je trouve ça très amusant. Ha ! ha ! ha ! *(Apercevant Godson, debout devant la table, un étrange sourire aux lèvres :)* Pourquoi ne riez-vous pas, mon cher Godson ?

GODSON, *presque épouvanté.* — Oui, oui, je ris, naturellement, ha ! ha ! ha !

KARL MARX. — Enfin, en voilà un qui me comprend... Excusez-moi, Mr. Jones. Connaissez-vous M. Godson ? C'est mon plus fidèle et plus dévoué collaborateur.

ERNEST JONES, *regardant Godson à travers son monocle.* — How do you do, Mr. Godson ?

GODSON, *s'inclinant d'un air épouvanté.* — How... how... how do you do, Mr. Jones ?

JENNY, *ôtant le haut de forme de Marx et lui enlevant son parapluie de la main.* — Tu es tout mouillé par la pluie, Karl !

KARL MARX. — Mais il ne pleut pas.

Mme BERTAUD, *s'approchant de Marx et lui déboutonnant sa redingote.* — Vous allez attraper un rhume, monsieur Marx.

Aidée par Jenny, elle lui enlève la redingote et lui glisse les deux bras dans les manches de la redingote neuve.

KARL MARX, *pendant que les deux femmes le déshabillent et le rhabillent, s'embrouillant dans les manches de la redingote, continue à parler.* — M. Godson est mon meilleur ami. C'est aussi l'ami de mes enfants. Le petit Mush l'adore. Je ne le connais que depuis peu de temps et déjà nous ne pouvons plus nous passer de lui. Il m'aide dans mes travaux, il m'apporte des notes, des statistiques, des documents, des témoignages précieux. *Das Kapital* sera autant son ouvrage que le mien. N'est-ce pas, Godson ?

GODSON, *très troublé, rougissant.* — Je... je... non, monsieur Marx, non... je ne... je...

KARL MARX, *tandis que Jenny lui boutonne la redingote neuve.* — A propos, mon cher Godson, c'est ce soir, si je ne me trompe, que nous attendons les petites filles ?

GODSON. — Oui... en effet, c'est pour ce soir, monsieur Marx. *(Se tournant vers Jenny :)* N'est-ce pas, madame Jenny ?

JENNY. — Oui, Mme Bertaud ira les chercher tout à l'heure.

Les deux femmes s'éloignent, se retournant de temps en temps pour jouir de l'effet que fait la redingote neuve.

KARL MARX. — Ce sont des fillettes de dix ans qui travaillent dans une mine de charbon du pays de Galles. C'est mon ami Godson qui a trouvé le moyen de les faire venir de Cardiff jusqu'à Londres.

ERNEST JONES. — Vous êtes du pays de Galles, Mr. Godson ?

GODSON, *très troublé.* — ... j'ai longtemps...

KARL MARX. — Il a vécu longtemps dans le pays de Galles. C'est grâce à lui que je connais bien la vie des mineurs. Ces charmantes fillettes auraient beaucoup de choses à dire sur les conditions de travail des enfants dans les mines de charbon du royaume d'Angleterre. Voilà pour vous une magnifique occasion de connaître les dessous de la liberté anglaise.

ERNEST JONES. — Ce sera sans doute très intéressant. Mais je n'aime pas les dessous.

KARL MARX. — Elles ne vont pas tarder, n'est-ce pas, Godson ?

GODSON. — Elles seront là à 6 heures.

ERNEST JONES, *regardant sa montre.* — Je serai peut-être en retard chez lady Windermere...

Le Premier Policeman entre, suivi du Deuxième Policeman, tous les deux habillés de la longue redingote bleu noir et du grand chapeau à haute coupole et à larges bords que Robert Peel a dessiné lui-même pour ses « Bobs ».

PREMIER POLICEMAN. — Excusez-moi, gentlemen, c'est ici qu'habite Mr. Karl Marx ?

KARL MARX. — Entrez, gentlemen. C'est bien moi que vous cherchez ici ?

PREMIER POLICEMAN. — Oui, si vous êtes bien Mr. Karl Marx.

KARL MARX. — Je m'appelle, en effet, Karl Marx. Prenez la peine de vous asseoir.

PREMIER POLICEMAN. — Je regrette de vous déranger, Mr. Marx. Je viens tout simplement vous demander des explications au sujet d'une plainte déposée contre vous.

KARL MARX. — Une plainte contre moi ?

PREMIER POLICEMAN. — Vous exercez la profession de médecin ?

KARL MARX. — Je regrette, mais je ne suis pas médecin.

PREMIER POLICEMAN. — C'est ce que je pensais. On vous accuse toutefois de soigner des malades ici, chez vous. Qu'avez-vous à répondre à cette accusation ?

KARL MARX, *ouvrant les bras.* — Que puis-je répondre à cela ? Je reçois en effet la visite de beaucoup de malheureux qui viennent me demander mon avis sur leurs maladies. Mais ce ne sont pas là des maladies qui demandent l'aide du médecin. Celles que je soigne sont de nature sociale.

PREMIER POLICEMAN. — Je ne saisis pas très bien.

DEUXIÈME POLICEMAN. — Mr. Marx soigne la société, non les individus. Ai-je bien compris ?

PREMIER POLICEMAN. — C'est ce que vous vouliez dire ?

KARL MARX. — Parfaitement. Je soigne la société, non les individus. Le prolétariat, non les ouvriers.

PREMIER POLICEMAN. — Prolétariat ? Que signifie ce mot ?

DEUXIÈME POLICEMAN. — Ce n'est pas un mot anglais.

KARL MARX. — En effet, c'est un mot étranger. Il signifie la masse des travailleurs, la partie la plus pauvre du peuple.

PREMIER POLICEMAN. — Nous n'avons pas le mot « prolétariat » en anglais.

DEUXIÈME POLICEMAN. — En Angleterre, nous n'avons pas de prolétariat : nous n'avons que des travailleurs.

PREMIER POLICEMAN. — Par le mot prolétariat Mr. Marx veut peut-être dire chômeurs.

KARL MARX. — Non, prolétariat signifie travailleurs. Il signifie aussi « esclaves ».

ERNEST JONES. — Nous n'avons pas d'esclaves en Angleterre, n'est-ce pas, gentlemen? Les Anglais ne seront jamais esclaves.

PREMIER POLICEMAN. — C'est exact, sir, d'ailleurs nous le chantons : « Britons never will be slaves ».

DEUXIÈME POLICEMAN. — Nous n'aimons pas les mots étrangers en Angleterre. Ils cachent toujours quelque chose qui n'est pas anglais.

KARL MARX. — Que cache-t-il donc, le mot prolétariat ?

DEUXIÈME POLICEMAN. — Je ne saurais pas vous dire, Mr. Marx. Mon père a fait les guerres contre Napoléon dans l'armée de Sa Seigneurie le duc de Wellington. Eh bien, mon père me disait: « Jack, méfie-toi des mots étrangers. Quand tu entends un mot qui n'est pas anglais, méfie-toi. Par exemple, me disait-il, le mot « Frenchman » signifie quelque chose d'honnête, une bonne chose. Les « Frenchmen », je veux dire des gentlemen à la française. Mais le mot « Français », ah ! cela ne signifie rien de bon !

PREMIER POLICEMAN. — Vous n'êtes pas Français, n'est-ce pas, Mr. Marx ?

KARL MARX. — Non, je suis Allemand.

PREMIER POLICEMAN. — S. A. le prince Albert, le royal époux de S. M. la reine Victoria, est Allemand lui aussi.

DEUXIÈME POLICEMAN. — Mr. Marx n'est pas Allemand de la même façon que S. A. le prince Albert ; Mr. Marx est un émigré.

KARL MARX. — En effet, je suis un émigré. Vous voulez dire un étranger, n'est-ce pas ?

DEUXIÈME POLICEMAN. — Oui. C'est cela. Un étranger, c'est le mot.

PREMIER POLICEMAN. — Cela n'empêche pas que vous soyez un homme libre, ni plus ni moins qu'un citoyen anglais. Mais, en tant qu'étranger, vous êtes tenu de respecter les lois anglaises, un peu plus scrupuleusement que si vous étiez un citoyen anglais. N'est-ce pas, Mr. Marx ?

KARL MARX. — Naturellement. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

PREMIER POLICEMAN. — Je suis chargé de vous faire part de la décision prise par le gouvernement de Sa Majesté de défendre aux émigrés de toute nationalité de quitter le sol de l'Angleterre pour se rendre en France. *(Tendant à Karl Marx un papier :)* Voulez-vous lire cette défense dans ses propres termes et la signer ?

KARL MARX. — Nous sommes donc prisonniers sur cette île ?

PREMIER POLICEMAN. — Vous êtes un homme libre sur cette île, Mr. Marx, mais vous devez vous engager à ne pas vous rendre en France, clandestinement, bien entendu.

KARL MARX. — Je comprends.

Il met son monocle et lit attentivement le papier, puis prend la plume que Godson lui tend et s'apprête à signer.

M. BERTAUD, *faisant un pas vers lui.* — Monsieur Marx...

KARL MARX. — Qu'y a-t-il, monsieur Bertaud ?

M. BERTAUD. — Êtes-vous sûr que votre signature n'engage pas les autres émigrés ?

KARL MARX. — Ma signature n'engage que moi.

ERNEST JONES. — Peut-être est-il superflu de signer... Votre parole pourrait suffire...

KARL MARX. — Le gouvernement anglais me demande loyalement de signer, loyalement je signe. *(Il signe.)* J'ai signé, monsieur Bertaud, en toute conscience, et pour moi seul. Vous ne comprenez donc pas ? La bourgeoisie anglaise a chargé Louis-Napoléon de garantir l'ordre bourgeois en France. Contre cette alliance le peuple français ne peut rien. La révolution ouvrière serait vaincue.

M. BERTAUD. — Et si elle n'était pas vaincue ?

KARL MARX. — Si Louis-Napoléon est renversé par le peuple, ce seront les Prussiens qui rétabliront l'ordre en France, pour le compte de la bourgeoisie anglaise et de la bourgeoisie française. Je ne suis pas l'allié des Prussiens.

M. BERTAUD. — Monsieur Jones, croyez-vous ?...

ERNEST JONES. — Je crois que M. Marx est prudent.

M. Bertaud. — Je crois que M. Marx a commis une imprudence, monsieur Jones.

Il s'approche de la porte.

Karl Marx. — Où allez-vous, monsieur Bertaud ? Allez-vous, par hasard, chez les socialistes bourgeois de la Great Windmillstreet ?

M. Bertaud. — Oui. Je vais à la Ligue communiste. Mais je ne vous trahirai jamais, monsieur Marx. Un Français ne trahit pas.

Karl Marx. — Même s'il a tort ?

M. Bertaud. — Même s'il a raison, monsieur Marx.

Il sort.

Karl Marx. — Voilà !

Karl Marx demeure un instant debout, la tête baissée, puis donne le papier au Premier Policeman.

Premier Policeman, *repliant soigneusement le papier que Marx lui a tendu.* — Vous êtes un homme loyal, Mr. Marx. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui vous accusent de préparer la révolution en Angleterre.

Karl Marx. — Peut-on imaginer plus gracieuse calomnie ? Ne sait-on pas que le privilège de faire la révolution en Angleterre n'est réservé qu'aux libres citoyens anglais ?

Deuxième Policeman. — C'est leur droit légitime.

Karl Marx. — Surveillez les machines, gentlemen. C'est la révolution industrielle, ce sont les machines qui préparent la révolution prolétarienne en Angleterre... et en Europe.

Premier Policeman. — Les machines ? Voilà une idée bien étrange.

Karl Marx. — Thomas Moore se rendait un jour d'Oxford à Londres. Regardant les beaux moutons anglais qui broutaient dans les prés : « Ces moutons-là, dit-il, mangeront l'Angleterre. » Eh bien, moi, je vous dis que les machines mangeront l'Angleterre.

Premier Policeman. — Le Gouvernement de Sa Majesté saura empêcher que les machines mangent l'Angleterre.

Karl Marx. — Les machines mangeront le Gouvernement aussi.

Jenny, *entrant.* — Karl !...

Karl Marx, *tout en riant, se tourne, voit les fillettes.* — Ah ! voilà nos petites demoiselles. Entrez, entrez, n'ayez pas peur. Est-ce que j'ai l'air méchant ? *(Leur caressant la tête de sa main petite et blanche :)* Vous avez peur de ma barbe ? Regardez comme je ris dans ma barbe !

Il fait des grimaces en se penchant vers elles. Les Fillettes rient, timides et apeurées.

Jenny. — Asseyez-vous ici, petites. Toi ici, toi là, toi sur la chaise. Non, pas sur celle-là. Nous allons vous donner du gâteau. Vous aimez le gâteau ?

Les Fillettes. — Oui, madame.

Karl Marx. — Cher Mr. Jones, nous allons faire connaissance avec ces charmantes demoiselles. Restez donc, gentlemen, vous verrez quelles maladies je soigne. *(Se tournant vers Godson :)* Monsieur Godson, êtes-vous prêt ?

Godson. — Je suis prêt, monsieur Marx.

Karl Marx, *se penchant vers une des trois fillettes.* — Comment t'appelles-tu ?

La Fillette. — Joan Williams, sir.

Karl Marx. — Quel âge as-tu ?

La Fillette. — Dix ans, sir.

Karl Marx. — Monsieur Godson, écrivez, je vous prie, le nom et l'âge de la petite. *(Se courbant sur la fillette suivante :)* Quel est ton nom, mon enfant ?

La Fillette. — J'ai dix ans, sir. Je m'appelle Mary Sullivan.

Karl Marx, *se penchant vers la troisième fillette.* — Et toi ? Comment t'appelles-tu ?

La Fillette. — Katherine O'Brien, sir. J'ai onze ans.

Karl Marx. — Regardez bien ces fillettes, gentlemen. Elles ont dix ans, l'âge auquel le *Factory Act* consent que les fillettes travaillent dans les mines. Vous savez cé que c'est qu'une mine de charbon ?

Premier Policeman. — A peu près, Mr. Marx.

Karl Marx. — C'est un nœud de boyaux creusés dans la pierre, parfois larges à peine de cinquante centimètres. Les mineurs, accompagnés de ces fillettes, descendent dans les puits. Il y fait une chaleur épouvantable, l'air y manque. Les hommes et les fillettes travaillent nus, collés les uns contre les autres dans ces minces boyaux. *(Se penchant vers les fillettes :)* Est-il vrai que l'on vous bat, parfois, dans les mines ?

Mary. — Oui !

Katherine. — Parfois on nous bat.

Karl Marx. — Souvent ?

Mary. — Oui, quelquefois. Quand nous sommes fatiguées. Enfin, je veux dire... cela nous arrive très souvent.

Les Fillettes se découvrent et montrent les meurtrissures.

Karl Marx. — Pourquoi vous frappe-t-on ?

Ernest Jones. — Parce que nous nous asseyons par terre.

Mary. — Nous nous asseyons par terre quand... quand nous sommes trop fatiguées.

Karl Marx. — Les ouvriers qui travaillent avec vous, est-ce qu'ils prennent votre défense ? Est-ce qu'ils essaient d'empêcher qu'on vous frappe ?

Mary. — Non, sir.

Karl Marx. — Écrivez tout cela, monsieur Godson. *(Aux petites filles :)* Pourquoi ne prennent-ils pas votre défense ?

Mary. — Parce qu'ils ont peur !

Karl Marx. — Pourquoi ont-ils peur ?

Mary. — Ils ont peur parce qu'ils ont faim, sir.

Karl Marx, *soulevant la petite entre ses bras et la déposant debout sur la table.* — Montre-moi, petite, où l'on t'a frappée ?

Mary. — Ici, monsieur. *(Montrant l'épaule nue et se touchant le torse.)* Et ici.

Karl Marx. — Déshabille-toi, mon enfant.

Mary. — Ici, ce n'est pas convenable, monsieur. On n'est pas au fond de la mine.

Karl Marx. — Tu es bien sage, petite Mary, mais il me faut voir ce qu'on t'a fait de mal. Déshabille-toi, n'aie pas peur.

Mary, *laissant tomber sa robe avec une gentille simplicité, et se cachant le visage de son coude.* — Voilà, monsieur.

Karl Marx. — Ah ! les brutes ! Regardez cette meurtrissure, ici, sur le bras et ici, sur la poitrine. *(Levant les bras et les agitant :)* C'est une honte !

une honte ! Regardez, Mr. Jones, regardez, officiers ! Ce n'est donc pas une honte, qu'en Angleterre ?... Une enfant de dix ans ! Et c'est une loi qui envoie ces fillettes au fond des mines ! Allez donc parler des enfants aux bourgeois de Manchester et de Liverpool, aux banquiers de la City, à tous ceux qui vivent du travail des enfants. Ils vous diront : « Ces chers anges ! » Des anges ! Ces petites esclaves affamées, meurtries, apeurées, ils les appellent des anges ! Ha ! Ha ! Ha ! vole, petite Mary ! Mais vole donc ! Tu n'as pas d'ailes ? Comment ? Si tu ne voles pas, on te battra ! On t'écorchera vivante, on t'arrachera la peau, on te crèvera les yeux si tu ne voles pas ! *(Agitant les bras comme s'il voulait apprendre à la petite Mary à voler, battant l'air des deux mains, comme si elles étaient des ailes :)* Vole donc ! *(Criant :)* Vole !

JENNY, *enlaçant de ses deux bras la petite Mary qui pleure, le visage caché dans le pli du coude, tremblante.* — Karl !

Mush apparaît sur le seuil de la porte, pieds nus, dans une longue chemise de nuit qui traîne jusqu'à terre. Il a un petit visage pâle aux yeux brûlant de fièvre. Il s'avance jusqu'au milieu de la pièce, regardant fixement la petite Mary, debout, nue, sur la table. Soudain il jette un cri de douleur, de rage, de peur.

MUSH. — Maman ! Maman !

JENNY, *courant à lui, veut le prendre dans ses bras.* — Mush ! Mon petit Mush ! Mon chéri !

MUSH, *se débattant entre les bras de sa mère, pris d'une sorte de fureur, frappant de ses deux petites mains le sein de Jenny pour se délivrer de ses bras.* — Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Pourquoi l'avez-vous battue ? Pourquoi ? Pourquoi ?

JENNY. — Mush ! Mush !

KARL MARX. — Mon petit Mush !

MUSH. — Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Mary, qui s'est couverte d'un geste pudique, demeure debout, les yeux étrangement dilatés, fixés sur Mush.

JENNY. — On ne lui a pas fait de mal ! N'aie pas peur, Mush ! Tu vois ! Elle sourit !

MUSH. — Pourquoi ? Pourquoi ? Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

JENNY. — On ne lui a pas fait de mal ! N'est-ce pas, petite Mary, qu'on ne t'a rien fait de mal ?

KARL MARX. — C'est pour jouer, Mush, c'est pour jouer ! Nous jouons tous, regarde ! *(Il prend de la main gauche la main du Premier Policeman, de l'autre celle du Deuxième Policeman. Ceux-ci, à leur tour, donnent la main à Mme Bertaud et à Ernest Jones, et tous se mettent à danser en rond autour de Mush qui se débat entre les bras de Jenny et autour de la table sur laquelle Mary demeure debout, les yeux fixés sur le visage de Mush.)* C'est pour jouer, Mush ! C'est pour jouer ! *(Il danse en rond et chante :)* La la ! la la ! lalaralala ! la la ! la la ! lalaralala !

Godson, immobile, à l'écart, extrêmement pâle, regarde en silence la ronde. Son visage est creusé par une souffrance inexprimable. Mush se dégage enfin des bras de Jenny, et, debout en face de Mary, la regarde de ses yeux fiévreux. Il respire, haletant, les joues couvertes de larmes.

JENNY, *prenant la petite Mary dans ses bras et la posant debout par terre en face de Mush, tandis que la ronde s'arrête et la chaîne se rompt.* — Embrasse-la, Mush, embrasse-la ! On ne lui a rien fait de mal ! C'était pour jouer ! *(Mush, debout en face de Mary, la regarde fixement, avec une lueur presque méchante dans les yeux. Mary sourit au petit Mush, debout devant elle. Jenny prend le plateau que lui tend Mme Bertaud.)* Veux-tu m'aider, Mush ? On va leur donner des gâteaux aux petites filles. Voilà un gâteau pour la petite Mary. Karl, veux-tu donner des gâteaux aux petites ? *(Donnant un gâteau à Mary :)* Tiens ! voilà ton gâteau, Mary.

MARY, *toujours souriante, sans détourner les yeux de Mush.* — Non, ma'am, merci.

JENNY. — Tu n'en veux pas ? Tu n'aimes pas les gâteaux ?

KARL MARX, *prenant le plateau des mains de Jenny et donnant des gâteaux aux deux autres fillettes.* — Voilà un gâteau pour toi, mon enfant. Et voilà pour toi.

LES FILLETTES, *prenant chacune leur gâteau.* — Merci, monsieur.

Mme BERTAUD. — Et toi, Mary, tu n'en veux pas ? Allons, viens ! prends au moins ce gâteau !

JENNY. — Si tu ne le prends pas le petit Mush va pleurer. *(Elle prend Mush dans ses bras.)* Donne-le-lui toi-même, Mush !

Mush tend le gâteau à Mary.

Mme BERTAUD. — Allons, prends-le. Voilà.

Mary prend le gâteau en silence, le tenant à la main sans y mordre.

KARL MARX. — Nous allons à présent chanter une jolie chanson. *(Aux deux Policemen :)* N'est-ce pas, gentlemen ? Nous allons tous chanter avec ces charmantes demoiselles.

PREMIER POLICEMAN.. — Bien sûr, on va tous chanter en chœur.

KARL MARX, *chantant.* — La la la tralerala... Vous n'avez pas une idée de chanson.

PREMIER POLICEMAN. — Et toi, Jack ?

KARL MARX. — Mais si, vous en parliez tout à l'heure. Les Anglais ne seront jamais esclaves.

PREMIER POLICEMAN. — Britons never will be slaves...

KARL MARX. — C'est cela. *(Les deux Policemen se trouvent l'un à gauche, l'autre à droite de Marx, debout, énormes, les jambes un peu écartées. Les trois fillettes sont debout devant Marx et les deux Policemen, leur gâteau à la main. Jenny, le petit Mush dans ses bras, est un peu en arrière, à côté de Mme Bertaud. Ernest Jones est un peu à l'écart, son haut de forme à la main, négligemment appuyé sur sa canne, un sourire moqueur sur les lèvres. Tous chantent en chœur, excepté Godson, qui, entre temps, un peu courbé, regarde la scène de ses yeux étincelants, un sourire ironique et douloureux à la fois sur ses lèvres. Karl Marx, avec un éclat de rire violent :)* Ha ! Ha ! Ha ! Un chœur magnifique ! *(Prenant la petite Mary dans ses bras et la soulevant vers le plafond :)* Ils peuvent t'envoyer travailler nue au fond d'une mine, ils peuvent te battre quand tu es fatiguée, mais ils ne peuvent pas t'empêcher de chanter que les Anglais ne seront jamais esclaves ! Ah ! cela, non ! Ils ne peuvent t'en empêcher ! C'est un chant

national, tu comprends ? Tu peux le chanter tant que tu veux, même au fond de la mine ! N'est-ce pas, gentlemen, qu'elle peut le chanter tant qu'elle veut ? Ha ! Ha ! Ha ! Hop ! là ! Tu es vraiment un ange, ma petite Mary ! Hop la ! N'est-ce pas, gentlemen, qu'elle est un petit ange ?

PREMIER POLICEMAN. — Un vrai petit ange !

ERNEST JONES, *s'approchant de Marx et lui disant, sur un ton froid et ironique, presque blessant.* — Je pense que je dois m'en aller, Mr. Marx. Je suis naturellement profondément ému... et étonné. Je vous remercie, Mr. Marx. Vous avez chanté le *Rule Britannia* d'une façon étonnante.

KARL MARX. — Veuillez m'excuser, Mr. Jones : j'ai peut-être chanté avec un accent étranger.

ERNEST JONES. — C'est cela ; avec un petit accent étranger. N'est-ce pas, gentlemen ?

DEUXIÈME POLICEMAN. — Mais les mots restent bien anglais, sir !

KARL MARX, *riant, à Ernest Jones, qui sort lentement.* — Voilà, Mr. Jones, les mots restent bien anglais !

ERNEST JONES. — Good bye !

JENNY. — Il fait déjà presque nuit. *(Allumant la lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table :)* Il faut raccompagner les fillettes, madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Allons, mes enfants. Il est déjà tard.

PREMIER POLICEMAN, *détachant de sa ceinture la lampe à huile, et l'allumant avec un briquet.* — Si ces jeunes demoiselles veulent profiter de ma lampe...

KARL MARX. — Au revoir, petites. *(Il se penche vers les Fillettes, les deux mains appuyées sur ses genoux ; il dit à voix basse :)* Au revoir, petites. Un jour dans le monde on ne battra plus les enfants.

LES FILLETTES. — Good bye, ma'am, Good bye, Sir.

Mary revient sur ses pas, s'arrête en face de Mush, lui tend la main, souriant gentiment. Les deux enfants se donnent la main. Mary sort derrière les deux autres fillettes, faisant un signe de la main au petit Mush.

DEUXIÈME POLICEMAN. — Good bye, Mr. Marx.

KARL MARX. — Good bye, officier. Bonsoir, madame Bertaud.

Mme BERTAUD. — Bonsoir, monsieur Marx.

JENNY. — A présent, Mush, tu vas sagement au lit.

KARL MARX. — Tu vas dormir, n'est-ce pas ? Bonne nuit.

Il lui donne la main.

MUSH. — Bonne nuit, pap...

Il sort, la main dans la main de Jenny, tournant le visage pour sourire à son père. Temps assez long.

KARL MARX, *se laissant lourdement tomber dans le fauteuil et appuyant les coudes sur la table, demeure un instant en silence, les yeux fermés, la tête entre les mains.* — Nous avons encore beaucoup de travail, mon cher Godson. Etes-vous fatigué ?

GODSON. — Non, non, monsieur Marx ! Je ne suis pas fatigué.

KARL MARX. — Alors, asseyez-vous là, Godson. Il nous reste à finir le chapitre sur le machinisme et la grande industrie. Nous en étions au travail des enfants, n'est-ce pas ?

GODSON, *s'asseyant sur une chaise en face de Marx, une plume à la main.* — C'est cela, monsieur Marx. *(Lisant quelques lignes du chapitre 13, N^os 1 et 2, tome 1^er de « Das Kapital »)* « Le machinisme et la grande industrie... le travail des enfants... voilà : « Le factory Act » rendait obligatoire... »

KARL MARX. — Plus loin... Plus loin...

GODSON, *lisant.* — ... « Le capital estimait que l'emploi des femmes et des petites filles... »

KARL MARX, *l'interrompt et se penche vers Godson, avec une force extraordinaire dans la voix sourde.* — Vous avez vu ces fillettes, Godson ? C'est donc cela des yeux d'enfants, des mains d'enfants, des bouches d'enfants ? Elles étaient horribles !

GODSON. — Elles étaient merveilleuses !

KARL MARX. — Elles n'ont rien d'un enfant, rien ! Pas même le regard. Elles ont un regard terrible.

GODSON. — Elles ont pitié !

KARL MARX. — La pitié ? Vous voulez dire qu'elles ont peur. La peur de ces hommes nus qui les frôlent au fond de la mine, qui les regardent, qui les touchent ?

GODSON. — Non. Pas la peur. La pitié.

KARL MARX. — Vous voulez dire qu'elles ont pitié d'elles-mêmes, de leurs souffrances, de leur esclavage ?

GODSON, *avec une sorte de cri.* — Non, non, non, monsieur Marx ! Elles n'ont pas pitié d'elles-mêmes. Elles ont pitié de ces hommes nus, qui rampent comme d'horribles insectes dans les boyaux noirs de la mine. Ces hommes sont couverts de sueur noire, les yeux sont rouges et luisants, leurs mains sont couvertes de poils, tachées de sang. Elles ont pitié de leurs bourreaux, des hommes qui les battent, qui fouettent leurs pauvres chairs nues...

KARL MARX. — Pitié de leurs bourreaux ?

GODSON. — Oui, de leurs bourreaux... *(A voix basse étrangement douce :)* Elles ont aussi pitié de nous, monsieur Marx... Dans les yeux de ces petites, je n'ai vu que de la pitié, une merveilleuse pitié. Une merveilleuse résignation chrétienne.

KARL MARX, *se penchant, les deux mains appuyées sur la table.* — De la résignation, vous dites ? Et chrétienne, par-dessus le marché ? Chrétienne ! Ha ! Ha ! Ha ! de la haine, vous voulez dire !

GODSON. — De la résignation chrétienne...

KARL MARX. — De la haine ! Quand ces fillettes seront devenues des femmes elles se rappelleront avec horreur leur enfance passée dans les mines. Elles porteront la haine dans leur ventre, elles accoucheront la révolte et la vengeance.

GODSON. — Elles pardonneront.

KARL MARX, *après quelques instants de silence, penché sur la table, les yeux dans les yeux de Godson.* — Je ne vous comprends pas, mon cher Godson...*(D'une voix très douce :)* Vous êtes un homme étrange... très étrange... *(Il se lève et parcourt la pièce à pas lents, un peu courbé, les mains enfoncées dans les poches.)* De la pitié ! De la résignation ! Quels drôles de mots ! Il n'y aura pas ces mots-là dans mon *Kapital*. Pas ces mots-là !

GODSON. — Je le regrette, monsieur Marx !

KARL MARX. — Ce sont des mots dont j'ai honte.

GODSON. — Ce sont des mots dont vous avez peur !

KARL MARX, *s'arrêtant au milieu de la pièce, les épaules secouées par le rire.* — Peur ? Moi ?... *(D'une voix rauque et forte :)* Est-ce par la pitié qu'on guérit les maux des hommes, qu'on empêche leurs souffrances, qu'on allège leurs misères ? Est-ce par votre pitié chrétienne qu'on délivre les hommes de l'esclavage, de la faim, de l'injustice, de la peur ?

GODSON. — Par la pitié, rien que par la pitié.

KARL MARX. — Par la justice révolutionnaire ! Par la violence, non par la lâche pitié chrétienne.

GODSON. — Par la charité ! Rien que par la charité !

KARL MARX. — Est-ce par la charité chrétienne que les ouvriers pourront se délivrer de l'esclavage de la machine ? Car c'est contre la machine que l'ouvrier lutte pour vivre. C'est une armée de mercenaires d'acier que le capital a lancée contre le prolétariat pour faire de l'ouvrier, de sa femme, de ses enfants de malheureux esclaves. La machine, c'est l'instrument de la dictature du capital. Je hais la machine.

GODSON. — La machine est innocente des misères qu'elle engendre.

KARL MARX. — Elle est innocente. Mais tant qu'elle restera entre les mains du capital elle sera l'ennemi de la dignité, de la bonté, de la liberté de l'homme. Il n'y aura pas de bonheur, pas de salut, pas de liberté pour l'homme tant qu'il sera l'esclave de la machine.

GODSON. — Il n'y aura pas de bonheur, ni de salut, ni de liberté sans Dieu, monsieur Marx !

KARL MARX. — Sans Dieu ? sans justice, vous voulez dire.

GODSON. — Il n'y a pas de justice sans charité, monsieur Marx.

KARL MARX. — Charité ! Encore ce vain mot !

GODSON. — Pour être des hommes justes il faut avoir le courage de pencher plutôt du côté de la charité que du côté de la justice.

KARL MARX, *riant bruyamment.* — Ha ! Ha ! Ha ! Quelle idée étrange vous avez, cher Godson !

JENNY, *apparaît sur le seuil de la porte.* — Karl !

KARL MARX, *se retournant vivement, d'une voix anxieuse.* — Qu'est-ce qu'il y a, Jenny ?... Mush ?...

JENNY, *souriant.* — Excusez-moi, monsieur Godson. Le petit Mush attend le baiser de son père pour s'endormir.

KARL MARX, *d'une voix gaie.* — Me voilà, Mush ! *(Il sort en hâte. Godson, resté seul, s'assoit devant la table, les yeux fixés dans le vide et soudain il voit, à moitié enfoui sous le tas de papiers, un jouet mécanique, une locomotive en fer-blanc, vernie de rouge et vert. Il prend délicatement le jouet entre ses mains, le tourne en tous sens, l'examine de près ; avec une curiosité enfantine, touche du doigt le ressort, les engrenages, les roues : et soudain le ressort se déclenche, les roues se mettent à tourner à vide. Effrayé, il laisse tomber sur la table le jouet qui se met à courir, de-ci de-là, sur les papiers. Godson rattrape la locomotive, s'efforce d'arrêter les roues, mais le jouet lui échappe des mains, se remet à tourner sur la table. Godson court autour de la table pour empêcher qu'il tombe, l'empoigne enfin, et demeure avec le jouet qui tourne entre les mains, les yeux écarquillés, tout couvert de sueur. Karl Marx, rentrant :)* Ha ! Ha ! Ha ! Vous voilà, vous aussi, aux prises avec les machines ! *(Il prend la locomotive entre ses mains.)* Une vraie machine, c'est difficile à arrêter, elle tourne, elle tourne, elle tourne ! *(Arrêtant le jouet :)* Même avec les jouets c'est plus simple. Voilà.

GODSON, *s'essuyant le front et riant timidement.* — Je... je... je... m'excuse, monsieur Marx.

KARL MARX, *riant bruyamment.* — Ha ! Ha ! Ha ! Vous avez eu peur ? C'est terrible cette sorte de jouets ! C'est terrible, ce qu'on met entre les mains des enfants ! Vous rappelez-vous les jouets de notre enfance ? C'étaient des chevaux en bois, des trompettes, des poupées en papier mâché ; des jouets, de vrais jouets, non pas l'image de ces monstrueux robots qui oppriment l'homme moderne. Regardez ce jouet. Ce n'est qu'un jouet d'enfant. Un jouet monstrueux !

Sans le vouloir, il déclenche le ressort et les roues commencent à tourner avec un bruit strident.

GODSON, *effrayé.* — Prenez garde, monsieur Marx, prenez garde !

KARL MARX. — Ça tourne ! Ça tourne ! Ce sont ces jouets qui tuent l'homme dans l'enfant ! Ah ! monstres maudits !

D'un coup de poing il écrase le jouet sur la table, lequel jouet, renversé, continue à tourner avec un bruit strident. Marx le frappe de son poing fermé. Le jouet, après avoir couru de-ci de-là, sur la table, poursuivi par Marx et Godson, qui sautent, courbés, fascinés, autour de la table, tombe par terre, et Marx, envahi d'une fureur sauvage, l'écrase sous la semelle de son soulier, frappant le plancher avec violence.

GODSON. — C'est le serpent ! le serpent !

Pris lui aussi d'une furie sauvage, il frappe du pied sur le jouet qui, toutes entrailles dehors, n'arrête pas de faire tourner ses roues.

KARL MARX, *agenouillé sur le plancher, contemplant, étrangement fasciné, le jouet qui tourne avec bruit.* — Ça tourne, ça tourne, ça tourne !

GODSON, *agenouillé lui aussi sur le plancher, contemple les débris du jouet, dont les roues continuent à tourner.* — Ça tourne ! Ça tourne ! Ça tourne !

Les deux hommes sont haletants, leurs mains tremblent, leur visage illuminé par une étrange et féroce joie.

KARL MARX, *toujours agenouillé, éclate soudain d'un rire strident.* — Ha ! Ha ! Ha !

GODSON. — Ha ! Ha ! Ha !

KARL MARX. — Ha ! Ha ! Ha ! *(Brusquement :)* Pourquoi riez-vous ?

GODSON, *épouvanté.* — Je... je... Monsieur Marx... vous n'allez pas croire que...

KARL MARX. — Qu'est-ce que je ne dois pas croire ?

GODSON. — ... Que je priais en pensant que la révolution communiste finira peut-être de la même manière...

KARL MARX. — De la même manière ? Que voulez-vous dire ?

GODSON. — ... Je veux dire que la révolution communiste aussi... peut-être... finira par écraser les jouets d'enfants...

KARL MARX. — Vous vous trompez, monsieur Godson. La révolution communiste n'écrasera pas les jouets d'enfants : elle fera passer les machines des mains du capital dans celles des travailleurs, à moins que...

GODSON, *anxieusement, un sourire ironique sur les lèvres.* — A moins que ?

KARL MARX. — Rien. Ce n'est rien. Une idée absurde...

GODSON. — A moins que, n'est-ce pas, monsieur Marx... à moins que la révolution communiste ne soit qu'un moyen perfectionné de fabriquer des machines, toujours plus de machines, une armée immense de machines qui écraseront les ouvriers. *(Avec un rire strident, presque féminin :)* Ha ! Ha ! Ha !

KARL MARX. — Vous m'étonnez, monsieur Godson.

GODSON, *humblement, cherchant à ramasser les débris du jouet.* — Je... je... veuillez m'excuser... c'est une idée stupide...

KARL MARX. — C'est une idée dangereuse, Godson, très dangereuse... pour les lâches... Oubliez-la.

JENNY, *entre, apportant sur un plateau des assiettes, de l'argenterie, trois verres et une nappe blanche sous le bras.* — Combien de fois t'ai-je dit, Karl, de ne pas toucher aux jouets des enfants ?

KARL MARX, *toujours agenouillé, honteux et craintif, ramassant en hâte les débris du jouet.* — Je... je regrette, chère Jenny. Je leur achèterai un autre jouet, un plus beau, un bateau.

JENNY, *tandis que Godson s'empresse de ramasser les papiers épars sur la table pour faire un peu de place pour la nappe.* — Tu sais que les enfants n'aiment pas les bateaux, Karl !

Elle pose la nappe et commence à mettre le couvert. Godson s'éloigne de la table et, lentement, presque furtivement, s'approche de la porte, relevant le col de sa redingote.

KARL MARX, *aidant Jenny à mettre le couvert.* — Ne te fâche pas, Jenny... J'achèterai à Mush un cheval de bois. Mush aime beaucoup les chevaux de bois.

JENNY. — Les jouets, ça coûte cher ! Et nous n'avons pas d'argent, Karl ! *(Apercevant Godson déjà près de la porte :)* Où allez-vous, monsieur Godson ? Vous n'allez pas sortir par ce temps de chien. Il pleut, et vous n'avez même pas de manteau... Vous restez avec nous. Karl a déjà mis votre couvert.

GODSON, *timidement, le visage illuminé d'un sourire craintif et heureux.* — Il est tard, madame Jenny...

JENNY. — Est-ce que vous aimez la soupe ? Il n'y a qu'une soupe bien chaude et un peu de fromage.

GODSON. — Merci... Je dois rentrer chez moi...

KARL MARX. — Vous n'allez pas désobéir à Jenny, j'espère !... Nous allons manger notre soupe et après nous travaillerons un peu.

JENNY. — Asseyez-vous, monsieur Godson... Karl, veux-tu aller prendre la soupière ?

GODSON, *humble et souriant, s'approchant de la table.* — Merci, mais je... Merci, madame Jenny...

Il s'assoit gauchement.

JENNY. — Je suis très, très heureuse que vous restiez avec nous, ce soir.

KARL MARX, *apportant la soupière fumante.* — Jenny a décidé qu'elle vous aime beaucoup. *(Il se met à table, se nouant la serviette autour du cou.)* Il ne faut pas la contredire, mon cher Godson.

JENNY, *versant la soupe bouillante dans les assiettes.* — Le petit Mush vous aime beaucoup, monsieur Godson... *(Hésitant :)* Je me sens plus tranquille, quand vous êtes ici.

GODSON, *rougissant, comme animé par une idée excitante.* — Vous pensez cela de moi ? Vraiment, vous pensez cela ?

JENNY. — Je ne le pense pas : je le sens...

KARL MARX. — Nous vous aimons tous beaucoup, mon cher Godson... et le petit Mush vous adore.

Godson, joignant les mains, plie la tête sur la poitrine.

KARL MARX, *étonné et amusé, sur un ton légèrement moqueur.* — Vous priez, monsieur Godson ? J'espère que ce n'est pas Dieu que vous priez ?

GODSON. — Je prie Dieu.

KARL MARX. — Quelle idée ? Chez moi ?

JENNY, *posant sa main sur le bras de Marx sur un ton de doux reproche.* — Karl !

GODSON. — Je prie Dieu qu'il vous aide et qu'il n'abandonne ni vos enfants, ni votre femme... ni vous, monsieur Marx.

KARL MARX. — Je vous remercie de vos bonnes intentions... Mais vous savez bien que Dieu n'existe pas... du moins ici, chez moi.

GODSON. — C'est par la prière des hommes qu'il existe. Si les hommes ne priaient pas, il n'existerait pas.

KARL MARX. — Vous vous entendrez très bien avec Jenny. Elle aussi croit en Dieu, parfois. Oh ! pas très souvent... Dieu n'est pour elle qu'un joli souvenir de jeune fille... C'est moi qui l'ai guérie de cette faiblesse. Mais de temps en temps elle a des remords...

GODSON, *fixant Jenny de ses yeux luisants.* — Des remords ?

KARL MARX. — Oui, des remords. Elle aussi, parfois, souhaiterait que je fasse une toute petite place à Dieu dans la société communiste, dans la cité des hommes. Elle ne se rend pas compte de la naïveté de cette idée. La présence de Dieu gêne la liberté des hommes.

GODSON. — Il ne peut y avoir de société humaine sans Dieu, monsieur Marx.

KARL MARX. — Il n'y a pas de place pour Dieu dans la société communiste ! La police suffit.

GODSON. — Les révolutionnaires ne rêvent que police, tribunaux et prisons. C'est cela leur justice ? Ils n'ont pas confiance en l'homme. Ils proclament que l'homme est bon et ils le traitent comme s'il était méchant.

KARL MARX. — L'homme sera méchant tant que le capital le corrompra, tant que lui et ses enfants auront faim. Plus de capital, plus de méchanceté,

GODSON, *pris d'un enthousiasme puéril, frappe des mains, riant, et s'écrie comme un enfant.* — Plus de capital, plus rien ! Plus de capital, plus rien !

KARL MARX, *le fixant, très étonné.* — Plus de capital, plus rien... Que voulez-vous dire par là ?

GODSON, *comme un enfant pris en faute.* — Excusez-moi, monsieur Marx... Je ne sais pas... je...

KARL MARX. — Vous voulez dire, je pense, plus de capital, plus de mal. Plus de méchants, plus de criminels, plus d'ennemis du peuple. C'est cela que vous voulez dire ?

GODSON. — Oui, c'est cela... peut-être... C'est cela...

KARL MARX. — Vous vous trompez, monsieur Godson. Il y aura des méchants, même dans la société communiste, tant que l'ancienne corruption du capital subsistera dans les esprits des hommes. Les méchants, les ennemis de la révolution pousseront de partout, comme une mauvaise herbe. C'est par une justice inflexible, impitoyable, qu'on extirpera de la société communiste cette mauvaise herbe. Par le fer et le feu.

GODSON. — Si j'étais à la tête d'une révolution, je serais inflexible non pas dans la vengeance, mais dans la charité. Je pardonnerais aux méchants.

KARL MARX. — Pardonner aux méchants, aux bourreaux du peuple ? Ha ! Ha ! Vous m'amusez, monsieur Godson.

GODSON. — Je ne répandrais pas le sang des hommes, qu'ils soient bons ou méchants, justes ou injustes, innocents ou coupables. Qu'en savons-nous si un homme est innocent ou coupable ? Nous ne sommes que de pauvres hommes, monsieur Marx, de pauvres hommes. Nous n'avons pas le droit de juger.

KARL MARX, *debout, les cheveux ébouriffés, les yeux étincelants parmi le fouillis de sa barbe.* — Un homme juste n'a pas le droit de juger un coupable ?

GODSON. — Il n'y a pas d'hommes justes au monde.

KARL MARX. — Allez-vous me dire aussi qu'il n'y a pas de coupables au monde ?

GODSON. — Qu'en savons-nous ?

KARL MARX. — Il y a des coupables, monsieur Godson. Ce sont ceux qui exploitent et qui oppriment les autres hommes. Dans cette classe de la société ils sont tous coupables. Il faut leur écraser la tête, à tous !

GODSON, *doucement, souriant.* — Même aux enfants ?

KARL MARX. — Même aux enfants !

JENNY, *avec un cri aigu.* — Karl !

GODSON, *avec une extrême douceur.* — Non, pas aux enfants... pas aux enfants...

KARL MARX, *se laissant tomber sur le fauteuil et s'essuyant le front, d'un air humble et fatigué.* — Excuse-moi, Jenny... Veuillez m'excuser, Godson...

GODSON. — Vous rappelez-vous ce que vous avez écrit à votre ami Engels, il y a à peine une année, après la mort de votre petit Guido ?

KARL MARX, *d'un air plus méfiant qu'étonné.* — Comment connaissez-vous cette lettre, monsieur Godson ? Vous n'étiez pas ici à ce moment-là. Je ne vous connais que depuis quelques semaines... Mais au fond, qu'est-ce que je sais de vous ? Vous êtes un homme très étrange, Godson... Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

GODSON, *à voix basse.* — Oh ! De bien loin.

KARL MARX. — Vous m'avez dit un jour que vous veniez de Pologne... de Russie... Un petit juif, un malheureux fuyant la misère et la haine. Je ne sais rien d'autre de vous.

GODSON. — A un certain moment de sa vie, ne serait-ce qu'un instant, chaque homme est un juif... chaque homme fuit la misère et la haine. Mais tout homme persécuté sait que, seul, Dieu a droit de juger et de punir ; il a seul le droit de toucher aux enfants, de punir les coupables dans les innocents... C'est parce qu'il est juste qu'il n'hésite pas à écraser la tête d'un innocent, pour punir un coupable... comme cela, comme un cafard.

Il lève le pied, les poings crispés, le visage éclairé d'une pâleur étrange.

JENNY, *s'élance avec un cri vers Godson, lui empoigne le bras, le secoue de toute sa force.* — Non, non, non !

Godson se laisse tomber sur sa chaise, haletant, la tête appuyée sur la nappe. Jenny pose une main sur son épaule, puis, d'un geste maternel, lui caresse les cheveux.

KARL MARX, *debout, les mains dans les poches, la tête enfouie entre les épaules, trapu, massif, violent.* — Dieu nous frappe donc dans le dos ! Pourquoi nous frappe-t-il dans le dos ? Dieu est lâche, monsieur Godson !

GODSON, *levant la tête doucement.* — Il frappe au cœur, au point le plus sensible de l'homme. Savez-vous ce qui est le point le plus sensible d'un homme, même le plus coupable, ce sont les innocents, les enfants. Ce que vous appelez « Schandempörung », la colère et la honte, est légitime, monsieur Marx, quand elle s'élève contre les bourreaux. Nul homme ne peut vous donner tort, car vous avez raison. Vous avez raison, mais nul homme n'a le droit de punir les bourreaux dans leurs enfants. Seul Dieu a ce droit, monsieur Marx.

KARL MARX. — Qu'il se hâte donc de punir les bourreaux, qu'il les écrase, mais vite, vite ! Demain il sera trop tard !

GODSON. — Prenez votre serviette, monsieur Marx !

KARL MARX. — Ma serviette ? Pourquoi faire ?

GODSON. — Les enfants des pauvres font leur poupée avec un mouchoir, une serviette, un bout de chiffon... Ils font un nœud dans un coin de la serviette ou du mouchoir. Essayez.

KARL MARX, *faisant un nœud dans un coin de la serviette.* — Comme cela ?

GODSON. — Oui, comme cela. C'est la tête de la poupée. Puis ils font deux autres nœuds dans deux autres coins... Oui, comme cela. Ce sont les bras.

KARL MARX, *soulevant la tête de la poupée d'une main et, de l'autre, ouvrant les deux bras de la poupée, la fait danser en l'air.* — C'est cela votre poupée ? La poupée des enfants pauvres ?

GODSON. — Oui, c'est cela. Une poupée, c'est le portrait d'un enfant, c'est un enfant... Jetez-la par terre.

KARL MARX, *jetant la poupée par terre.* — Voilà !

GODSON. — Regardez-le bien, cet enfant, il est couché à vos pieds, il vous implore. Écrasez la tête de cet enfant, monsieur Marx. Un seul coup de talon suffit.

KARL MARX, *debout, regardant la poupée couchée par terre.* — Cela vous amuse, ce jeu ?

GODSON. — Du courage, monsieur Marx ! Ce n'est qu'une serviette, qu'une poupée de chiffon !

KARL MARX. — Je ne le ferai pas. Ce jeu ne m'amuse pas.

GODSON. — Imaginez donc que le père de cet enfant soit un de ces bourreaux qui frappent les fillettes dans les mines, qui exploitent le travail des enfants. Écraseriez-vous la tête de cet enfant pour punir son père ?

KARL MARX, *d'une voix très douce.* — Vous êtes fou, mon cher Godson.

JENNY, *se levant, les yeux étincelants, la voix presque dure.* — Non, il n'est pas fou. Je sais ce qu'il veut dire. Allez jusqu'au bout, Godson. Je vous en prie. Je le veux.

GODSON. — Le Seigneur arrive toujours à temps, monsieur Marx... A l'heure juste. Peut-être en ce moment même il monte d'un pas léger l'escalier, il gravit les marches une à une. En ce moment même peut-être il s'arrête sur votre palier, devant votre porte. Nous ne l'attendions pas et peut-être il est là. En cet instant même il lève la main, il frappe à votre porte. *(On entend frapper à la porte : une, deux, trois fois. Karl Marx se tourne brusquement vers la porte. Jenny s'approche de Marx, lui étreignant le bras de ses deux mains.)* N'ayez pas peur, monsieur Marx. *(Avec un étrange sourire :)* Ce n'est pas Dieu qui frappe... Dieu ne frappe jamais à la porte.

Karl Marx se dégage doucement de l'étreinte de Jenny et s'approche d'un pas lourd de la porte.

RIDEAU

ACTE II

Le lever du rideau surprend Karl Marx, Jenny et Godson dans les mêmes attitudes qu'ils avaient à la fin du premier acte. Karl Marx s'acheminant vers la porte d'un pas lourd, Jenny debout près de la table, la bouche entr'ouverte en un muet cri d'angoisse, le visage pâle tourné vers la porte, Godson assis, immobile, un sourire étrange sur les lèvres. Karl Marx s'arrête devant la porte, lève la main, semble hésiter, puis d'un geste brusque l'ouvre et recule aussitôt, levant les bras avec un cri de joie.

KARL MARX. — Fritz ! Ah ! mon cher Fritz !

JENNY. — Fritz !

Frédéric Engels entre vivement, se jette dans les bras de Marx. C'est le Frédéric Engels que les daguerréotypes nous montrent à l'âge de trente ans, élégant, au sourire ironique et aux yeux rêveurs. Sous son grand manteau noir il est vêtu d'une redingote grise et d'un gilet blanc. Bien que son humour demeure allemand, ses manières sont déjà anglaises ; quand il parle et rit familièrement avec Jenny ou avec Karl Marx, il est toujours le jeune docteur Oswald, du Club des Docteurs à Berlin, mais quand il discute, quand il défend ses idées et celles de Marx, sous ses gestes, dans l'accent particulier de sa prudence et de son ironie transparaît le jeune marchand de tissus de coton de la maison Ermen et Engels de Manchester.

ENGELS. — Ah ! mon vieux Karl ! Quel temps de chien ! Quelle pluie ! *(Tapant d'une main sur le haut de forme gris, mouillé de pluie :)* Et quelles nouvelles !

KARL MARX. — Mais entre donc, mon vieux Fritz ! Quelle joie de te revoir !

JENNY. — Mon cher Fritz ! entrez donc, débarrassez-vous de votre manteau.

KARL MARX. — Enfin il a fallu le coup d'État de ce pauvre Louis-Napoléon pour te décider à quitter Manchester.

JENNY. — Monsieur Godson ! voulez-vous mettre deux chaises devant la cheminée.

KARL MARX. — Je me disais : Ah ! si le vieux Fritz était là ! et te voilà !

JENNY, *à Godson.* — Comme cela, merci. *(A Engels :)* Donnez-moi votre chapeau, Fritz.

ENGELS. — Merci, Jenny.

KARL MARX. — Écoute, vieux Fritz...

JENNY. — Ah ! que je suis heureuse, cher Fritz !

ENGELS, *l'embrassant sur les deux joues.* — Laissez-vous regarder. Bonne mine ? Hum ! Des soucis ? Toujours des soucis ?

KARL MARX. — Mais Fritz, écoute !

JENNY. — Toujours les mêmes... Mais vous êtes là, Fritz !

KARL MARX. — Laisse-le tranquille, Jenny ! Tu auras tout le temps de lui parler de tes soucis... Et alors, qu'en penses-tu ? Cette crapule de Louis-Napoléon !

ENGELS. — Notre cher Krapulinski ! Ah ! que je voudrais être à Paris !

KARL MARX. — Comment ! tu voudrais te battre !

ENGELS. — Pas le moins du monde, mon vieux Karl !

JENNY. — Vous parlerez après de toutes vos histoires... Venez d'abord embrasser le petit Mush.

ENGELS, *appelant.* — Mush ! Mon petit Mush !

MUSH, *de sa chambre.* — Angel !

JENNY, *souriant.* — Et voilà, il va déjà mieux ; il a entendu votre voix...

KARL MARX. — Écoute, Fritz...

ENGELS, *à haute voix.* — Comment ? Il est tombé malade sans ma permission ? Je vais le tirer par le bout du nez, ce petit polisson. *(A voix basse :)* Rien de sérieux, j'espère... *(A haute voix :)* Où est-il, où est-il le petit Mush ? Où se cache-t-il ? Sous la table ? *(Il se penche pour regarder sous la table.)* Sous le divan ? *(Il se penche pour regarder sous le divan.)* Ah ! il se cache dans l'armoire ! *(Il ouvre l'armoire.)* Où peut-il être caché, ce vieux Mush ?

MUSH, *de sa chambre.* — Angel ! viens, Angel, viens !

ENGELS. — Ah ! il se cache dans son petit lit ! Je vais le tirer hors des draps, ce vieux paresseux !

Il s'achemine vers la porte du milieu, entraînant Jenny par la main.

KARL MARX, *retenant Engels par un pan de sa redingote.* — Attends ! Attends !

ENGELS, *il sort, entraînant Jenny par la main.* — Me voilà, Mush !

KARL MARX. — Mais attends, Fritz !... *(Près de la porte il lâche le pan de la redingote d'Engels, il revient sur ses pas, s'approche de Godson et lui dit à voix basse :)* Mon cher Godson, ne parlez pas de toutes vos histoires en présence de mon ami Engels. J'aurais... nous aurions à ses yeux l'air bien ridicules.

GODSON. — Je comprends, et je m'excuse si tout à l'heure...

KARL MARX. — Il se payerait royalement ma tête si seulement il me surprenait à écouter vos plaisanteries. Ce vieux Fritz, vous savez comment Mush l'appelle : Angel, ange.

GODSON. — Ange... C'est un joli nom.

KARL MARX. — Si tous les communistes étaient comme lui la révolution ferait du bon chemin.

GODSON. — Vous voulez dire que ce sont les anges qui font les révolutions ?

KARL MARX. — Encore vos plaisanteries ?

GODSON. — Excusez-moi.

KARL MARX, *se tourne pour s'en aller, puis se ravisant.* — Il faudrait tout de même fêter l'arrivée du vieux Fritz... *(Il fouille dans les poches de sa redingote.)* Au moins une bouteille de bière... J'ai caché là un shilling... il y a une semaine que je l'ai caché... *(S'arrêtant de fouiller, comme frappé par une idée soudaine :)* C'est Jenny qui me l'a pris ! *(Il se remet à fouiller dans toutes ses poches.)* Mais cette redingote n'est pas à moi !... Où diable ai-je pu voler cette redingote ? Je n'ai jamais possédé une redingote de cette couleur ! On m'a repeint à neuf ! *(Se tournant et faisant quelques pas vers la porte du milieu :)* Jenny ! Jenny !

ENGELS, *rentrant, à haute voix.* — Mais il va très bien ce petit Mush ! *(A voix basse, à Marx :)* Je crois que le petit est très malade. Jenny m'assure qu'elle a tout ce qu'il faut pour le soigner. Est-ce vrai ?

KARL MARX. — Tout ce qu'il faut ? Oui... je crois...

ENGELS. — Qu'est-ce que tu entends par tout ce qu'il faut ?

KARL MARX. — Que veux-tu que je te réponde ? Jenny me cache toujours la vérité ! Ce que je sais pour sûr, c'est qu'il n'y a pas un seul penny à la maison. Les trois livres que tu m'as envoyées la semaine dernière...

ENGELS, *appuyant sa main sur l'épaule de Marx.* — La semaine dernière ! Il y a bien trois semaines, mon pauvre Karl ! Je réglerai tout ça avec Jenny... ne t'inquiète pas... Il me reste encore deux livres... *(Le regardant de près :)* Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es habillé comme... un vrai dandy ! Où as-tu déniché ça ?

KARL MARX, *comme un enfant pris en faute.* — Je ne sais pas... c'est probablement un nouveau tour de Jenny... J'avais caché un shilling dans ma poche... J'aurais voulu t'acheter de la bière. *(Appelant :)* Jenny ! Jenny !

JENNY *entre portant sur un plateau des verres et deux bouteilles de bière, d'une voix joyeuse.* — C'est moi qui ai trouvé ton shilling, Karl. Et voilà la bière !

KARL MARX, *levant les bras.* — ... et de la vraie bière !

ENGELS. — Chère Jenny ! Comment avez-vous compris que je mourais de soif ?

JENNY, *posant les verres et les bouteilles sur la table, tandis que Godson s'empresse d'empiler les assiettes sales sur un plateau.* — Vous devez aussi mourir de faim, mon cher Fritz... Voulez-vous m'aider, monsieur Godson ? Les assiettes sont dans l'armoire.

Godson se hâte vers l'armoire pour chercher un couvert.

ENGELS, *s'asseyant à table.* — En effet, je meurs de faim ! J'ai eu à peine le temps de sauter dans le train. De Manchester à Londres, le trajet est long.

KARL MARX, *détachant une énorme pipe en porcelaine de Meissen, et s'approchant de la table.* — Elle ne te rappelle rien, cette pipe, Jenny ?

JENNY. — Elle me rappelle le printemps sur les bords du Rhin, Karl. C'est bien loin tout cela.

Elle sort par la porte du milieu, suivie de Godson, portant le plateau.

ENGELS. — Le printemps sur les bords du Rhin ! Elle était heureuse, Jenny, avant de te rencontrer, Karl.

KARL MARX. — Ce n'est pas ma faute, tu le sais bien... *(Il s'assoit dans son fauteuil, en face d'Engels, et, bourrant sa pipe :)* Elle me rappelle aussi bien des choses, ma vieille pipe d'étudiant !... Depuis que j'ai quitté l'Université de Berlin c'est la première fois, ce soir et en ton honneur, que je la reprends...

ENGELS. — Te voilà comme ces Anglais qui ne rêvent que de revenir au bon vieux temps !

KARL MARX, *allumant sa pipe et fumant, les yeux fermés, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil.* — Quand tu es là, mon vieux Fritz, quand je fume ma bonne vieille pipe devant un bock de bière, il me semble être là-bas, en Allemagne, sur les bords du Rhin, dans la maison de mon père... Au fond, mon cher, on a beau dire, on a beau passer sa vie en exil, on reste Allemand... Ce soir, j'en arrive même à oublier toutes nos souffrances, nos luttes, les nouvelles de Paris, Louis-Napoléon *(Rouvrant les yeux :)* Ah ! mais, en effet, je l'avais oublié, ce sacré Louis-Napoléon ! Qu'est-ce que tu en penses des nouvelles de Paris ?

ENGELS. — Mauvaises nouvelles, Karl.

KARL MARX. — Désagréables, mais pas mauvaises. A la place d'une République bourgeoise, nous aurons la dictature d'un parvenu.

ENGELS. — Si encore c'était un simple parvenu ! Louis-Napoléon, comme tous les dictateurs, n'est qu'une femme. Un dictateur, c'est une maîtresse. Le plus triste, Karl, c'est que les ouvriers français n'ont plus la force de se battre. Ils sont déçus, avilis, leurs blessures saignent encore. *(Exprimant à peu près avec les mêmes mots les idées qu'on retrouve dans le « Manifeste » de 1848, dans ses lettres de 1851 à Marx et dans sa « Contribution à l'histoire de la ligue communiste » :)* Après la défaite de juin 1848 ils sont passés à l'arrière-plan de la scène révolutionnaire. On ne peut plus avoir confiance en eux. Il ne faut pas se faire d'illusion : la révolution ne sera pas française : elle sera allemande ou russe.

KARL MARX. — Ecoute, Fritz, tout à l'heure, avant ton arrivée, je me suis engagé par écrit vis-à-vis du gouvernement anglais à ne pas me rendre à Paris pour combattre Louis-Napoléon. Tu le savais ?

ENGELS. — Oui, je le savais, Karl. En venant de la gare j'ai rencontré notre ami Ernest Jones.

KARL MARX. — Naturellement il critique mon attitude. C'est un « chartiste », un indécis.

ENGELS. — Il paraissait très surpris de ta décision, je dirai qu'il ne l'approuve pas entièrement. Je lui ai répondu que non seulement j'approuve ta décision, mais que j'en partagerai la responsabilité avec toi.

KARL MARX. — Une lourde responsabilité, mon vieux Fritz !

ENGELS. — Ces messieurs de la Ligue communiste et les émigrés français vont probablement t'envoyer ce soir une délégation pour tâcher de te faire revenir sur ta décision... Déjà ils t'accusent de trahison.

KARL MARX. — Je suis habitué à cela.

ENGELS. — Avant tout, mon vieux Karl, sache que je suis, que je demeurerai toujours à tes côtés.

GODSON. — Monsieur Marx !

KARL MARX, *se tournant et apercevant Godson.* — Que faites-vous là, Godson ?

GODSON. — Monsieur Marx !

KARL MARX. — Eh bien, approchez-vous, Godson... Notre ami Engels meurt de faim... *(Enlevant le plateau des mains de Godson, toujours immobile au milieu de la pièce :)* Donnez-moi le plateau. Voilà ! *(Posant le plateau sur la table et s'adressant à Engels :)* Ah ! mais j'oubliais. Tu ne connais pas encore notre ami Godson.

ENGELS, *se levant et tendant cordialement la main à Godson, qui vient timidement vers lui.* — C'est donc vous le fameux Godson ! Je vous connaissais déjà, Karl me parle souvent de vous dans ses lettres.

KARL MARX. — Et voilà qu'il rougit ! Vous êtes plus timide qu'un enfant, mon cher Godson.

GODSON. — J'ai lu tout ce que vous avez écrit, monsieur Engels... et aussi vos dernières lettres... Je vous admire beaucoup... Excusez-moi, monsieur Engels... Oh ! oui, je vous admire beaucoup... sincèrement...

ENGELS. — Asseyez-vous, Godson.

GODSON. — J'oubliais de vous dire, monsieur Engels... M^me^ Jenny vous prie de l'excuser... Le petit Mush ne veut pas s'endormir... elle a dû le prendre dans ses bras... elle vous prie aussi de lui pardonner le dîner qui est un peu... est un peu...

KARL MARX. — Oui, tu dois nous pardonner, mon pauvre Fritz... tu aimes le fromage ? Car il n'y a que du fromage...

GODSON. — C'est du bon fromage, monsieur Engels... du vrai Chester...

ENGELS, *mangeant.* — C'est excellent... Je vous suis très reconnaissant de l'aide que vous donnez à mon vieil ami Marx. Il ne fait que me répéter, dans ses lettres, que vous êtes un collaborateur précieux...

KARL MARX. — Ne lui dis pas cela, il va rougir... Je discute souvent tes lettres avec mon ami Godson. Mais il n'est pas toujours d'accord avec tes idées...

ENGELS. — J'aimerais connaître en quoi vous n'êtes pas d'accord avec moi, monsieur Godson.

GODSON, *timidement, mais de plus en plus sûr.* — Pourquoi n'avez-vous plus confiance dans le prolétariat français ? C'est parce qu'il est épuisé par tant de luttes, parce qu'il n'a plus la force de se battre, que vous le méprisez ? Vous n'avez plus confiance désormais que dans le peuple allemand. Déjà dans le « Manifeste » de 1848 vous attribuez au prolétariat allemand un rôle décisif dans la révolution. Ces mêmes Français que vous appelez des héros en 1848, maintenant, pourquoi les méprisez-vous ?

Karl Marx écoute, appuyé contre le dossier de son fauteuil, le long tuyau de sa pipe entre les dents, les jambes étendues sous la table.

KARL MARX. — Pourquoi nous les méprisons ?

GODSON. — Quand ils se battaient pour la liberté de l'Europe, pour la liberté de l'Allemagne, vous les admiriez pourtant. C'est parce que vous êtes Allemand que vous méprisez, au fond, tout ce qui n'est pas Allemand.

KARL MARX, *presque suffoqué par une quinte de toux et de rire.* — Je... je... vous êtes vraiment...

GODSON. — Les révolutionnaires italiens, hongrois, polonais, pourquoi les appelez-vous de la racaille ? Mazzini, Garibaldi, Kossuth, ce n'est que de la racaille pour vous. Pourquoi ?

KARL MARX. — Mais parce que ce n'est que de la racaille !

ENGELS. — Tout au moins du point de vue révolutionnaire !

KARL MARX. — Même du point de vue révolutionnaire !

GODSON. — C'est parce que vous méprisez tous ceux qui ne pensent pas comme vous, monsieur Marx.

KARL MARX. — Ha ! Ha ! Ha ! Je méprise parfois ceux-là même qui pensent comme moi !

GODSON. — Parce que vous méprisez les hommes, monsieur Marx.

KARL MARX. — Qui vous dit que je méprise les hommes, monsieur Godson ? Quand il s'agit de se battre pour détruire vraiment la société, les Français hésitent et reculent épouvantés.

GODSON. — C'est parce que la France est un pays humain, parce qu'elle est avant tout une grande maison propre et ordonnée, une grande famille d'honnêtes gens, une société d'hommes gouvernés par la raison. Parce que la France n'est pas un pays de forêts, de marécages, de huttes, où les tombes sont des trous sans nom et sans croix, creusées au bord des pistes. Il est facile de mettre le feu à un pays où les maisons sont des cabanes en bois, de détruire une société d'hommes gouvernés seulement par les lois de la nature. Mais la France, monsieur Marx !

KARL MARX, *froidement.* — Vous avez fini ? Je n'aime pas les orateurs. Asseyez-vous.

GODSON. — Je... je... Excusez-moi, monsieur Marx...

KARL MARX, *frappant de son poing sur la table.* — Asseyez-vous !

GODSON, *s'asseyant.* — Veuillez me pardonner, monsieur Marx.

ENGELS, *avec un sourire ironique.* — Il n'a pas tort. Les Français aiment les révolutions, mais ils détestent les changements.

ERNEST JONES, *entre, suivi de M. Petitjean et de M. Lefèvre, délégués français de la Ligue Communiste de la Great Windmillstreet.* — Good evening, gentlemen.

KARL MARX, *allant au-devant de ses hôtes.* — Entrez, entrez, messieurs. Veuillez vous asseoir. Je vous attendais. Mon ami Engels m'a déjà

informé du but de votre visite. Asseyez-vous, Mr. Jones.

ERNEST JONES. — Je viens chez vous en ami. Je souhaite pouvoir vous aider à éclairer, dans un esprit amical, le malentendu qui est à l'origine des divergences d'opinions entre vous et vos amis de la Ligue communiste.

KARL MARX. — Mes amis ? Je n'ai pas d'amis à la Ligue Communiste.

ENGELS. — Ce sont plutôt nos divergences d'opinion, monsieur Jones, qui sont à l'origine de ce que vous appelez un malentendu.

ERNEST JONES. — Doutez-vous de mon amitié et de ma loyauté, monsieur Marx ?

KARL MARX, *avec une gaîté désinvolte.* — Quelle drôle de question ! Vous êtes mon ami le plus loyal, monsieur Jones ! Je pense en effet que vous êtes venu m'apporter de bonnes nouvelles, ces nouvelles dignes de foi ! Que se passe-t-il au juste à Paris ?

ERNEST JONES. — Dans la City, depuis ce matin, la rente française monte.

KARL MARX, *à Engels.* — Tu arrives de Manchester, mon vieux Fritz. Que se passe-t-il à la Bourse de Manchester ?

ENGELS. — La rente française monte aussi à la Bourse de Manchester.

KARL MARX, *triomphant, se tournant vers M. Lefèvre et M. Petitjean.* — Voyez-vous, messieurs ? Paris est tranquille, le peuple parisien se promène dans les rues, le coup d'État de Louis-Napoléon a pleinement réussi. Il n'est donc plus question de discuter s'il faut se battre ou non, du moment que l'affaire est réglée.

M. PETITJEAN. — Mais il faut que le peuple de Paris se batte. Il le faut à tout prix. Ne serait-ce que pour l'honneur !

KARL MARX. — Pour l'honneur ? Que diable vient-il faire dans cette histoire ? L'honneur du prolétariat n'est pas le même que celui de la bourgeoisie. Mais peut-être... Je comprends, monsieur. Vous m'avez jeté ce mot « honneur » au visage pour me rappeler que je suis un traître. Vous avez bien fait, monsieur Petitjean, car je l'avais oublié.

M. PETITJEAN. — Je n'avais aucune intention, monsieur Marx...

ERNEST JONES. — Je peux vous assurer que M. Petitjean était bien loin de...

KARL MARX. — Mais oui, je suis un traître, un vendu ! C'est trahir la cause de la révolution que de ne pas entraîner le prolétariat français dans une nouvelle défaite.

M. LEFÈVRE. — Le peuple de Paris se battra même sans vous, monsieur Marx !

KARL MARX. — Se battre, pourquoi ? Pour qui ? Pour vous faire plaisir, monsieur ?

M. LEFÈVRE. — Pour sauver la liberté de la France et de l'Europe, monsieur Marx.

M. PETITJEAN. — La France, monsieur Marx, est le champion de la liberté dans le monde.

KARL MARX. — Si la France continue à se battre pour tous les Polonais et tous les Hongrois de la terre, elle finira par devenir le champion de la bêtise !

M. PETITJEAN. — Cela est possible, monsieur Marx. Mais aujourd'hui, en se battant contre Louis-Napoléon, le peuple français se battrait aussi pour la liberté de l'Europe.

KARL MARX. — Joli métier, celui de se battre pour la liberté de l'Europe. Un métier qui rapporte ! De tous les peuples pour lesquels elle s'est tant de fois battue, monsieur, la France n'a jamais reçu que des coups de pied dans le derrière.

M. LEFÈVRE. — Je ne néglige pas vos arguments, monsieur Marx. Mais je pense que si le peuple français perdait l'habitude de se battre sur les barricades il finirait par perdre l'habitude de se battre sur ses frontières.

KARL MARX. — Que c'est beau ! Ah ! que c'est beau ce que vous venez de dire, monsieur Lefèvre... Pourtant si le peuple français continue à se faire massacrer sur les barricades il n'aura plus la force un jour de défendre ses frontières !

M. LEFÈVRE. — Le peuple français est invincible, monsieur Marx.

KARL MARX. — Peut-être, mais sa République ne l'est pas !

M. PETITJEAN. — La République, c'est la France !

KARL MARX. — Quelle République, monsieur ?

M. PETITJEAN. — La République du peuple français, celle que Louis-Napoléon tente de renverser.

KARL MARX. — Vous êtes mal renseigné, monsieur Petitjean. *(Prononçant presque mot à mot une phrase de son « 18-Brumaire » :)* En France, il n'y a pas de République du peuple. Napoléon I^er^, le vrai, celui d'Austerlitz, a dit un jour : « Dans cinquante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque. » Savez-vous, monsieur, comment la bourgeoisie française a résolu le dilemme ? En donnant à la France une République cosaque !

M. PETITJEAN. — Vous blasphémez, monsieur Marx !

M. LEFÈVRE. — La République que vous appelez cosaque, monsieur Marx, a pour devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

KARL MARX. — Ne vous inquiétez pas, messieurs. Louis-Napoléon ne changera rien aux mœurs de votre République. *(Prononçant presque mot à mot là phrase de la fin du chapitre 3 du « 18-Brumaire » :)* Il va tout simplement remplacer la vieille devise LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ par la nouvelle devise de l'avenir : INFANTERIE, CAVALERIE, ARTILLERIE.

ERNEST JONES, *riant.* — Very, very, funny !

M. LEFÈVRE. — Auriez-vous l'obligeance, monsieur Marx, de nous instruire sur notre ligne de conduite vis-à-vis de Louis-Napoléon ?

KARL MARX. — Voulez-vous, Godson, écrire ce que M. Engels va vous dicter ?

GODSON, *assis devant la table, une plume à la main.* — Oui, monsieur Marx.

ENGELS. — Veuillez écrire la déclaration suivante. *(Dictant :)* « Le sort de la révolution prolétarienne est entre les mains du prolétariat. » Avez-vous écrit, monsieur Godson ?

GODSON. — Oui, monsieur Engels.

ENGELS. — C'est tout.

KARL MARX. — Ha ! Ha ! Ha ! Avez-vous quelque objection à faire, messieurs ?

M. PETITJEAN. — C'est cela votre déclaration ?

ENGELS. — C'est cela.

M. LEFÈVRE. — C'est un peu court pour être clair.

ENGELS. — Pourtant, il n'y a pas un mot de plus à dire.

M. PETITJEAN. — Vous vous moquez de nous, monsieur !

KARL MARX. — Nous moquer de vous ! Ha ! Ha ! Ha ! Ce n'est pas assez clair pour vous, hein ? Pas assez éloquent, assez joli, assez solennel ! Vous vous attendiez à ce que nous déclarions que le sort du prolétariat était entre vos mains ! Ha ! ha ! ha ! entre vos mains !

M. LEFÈVRE. — Vous croyez peut-être qu'il est entre les vôtres...

KARL MARX. — Pas du tout, monsieur Lefèvre !... Voulez-vous relire le texte, Godson ?

GODSON, *lisant.* — « Le sort de la révolution prolétarienne est entre les mains de Dieu. »

ENGELS. — Entre les mains de Dieu ? Je ne vous ai pas dicté ce mot-là.

GODSON. — Je... je l'ai pourtant écrit...

M. PETITJEAN. — Entre les mains de Dieu ? Ha ! ha ! ha !

KARL MARX. — Vous êtes fou ! Veuillez l'excuser, messieurs. *(Brusquement :)* Monsieur Godson, effacez Dieu !

GODSON. — On ne peut pas effacer Dieu, monsieur Marx !

ENGELS. — Effacez le mot Dieu, monsieur Godson.

GODSON. — Oui... je... je... oui, monsieur Engels.

KARL MARX. — Voilà votre réponse, Mr. Jones. Il ne manque que nos signatures. Voulez-vous me donner votre plume, Godson ? *(Il signe.)* Veux-tu signer, Fritz ?

ENGELS. — Avec plaisir, Karl.

Il signe.

KARL MARX, *d'un ton enjoué.* — Êtes-vous satisfait, Mr. Jones ? « Le sort de la révolution prolétarienne est entre les mains du prolétariat. » Ha ! ha ! ha !

ERNEST JONES, *prenant le papier que lui tend Marx.* — Je comprends beaucoup plus que vous ne croyez, Mr. Marx. Je regrette toutefois que...

KARL MARX. — Ne regrettez rien, Mr. Jones, cela ne vaut pas la peine. *(Se tournant vers M. Lefèvre et M. Petitjean :)* Je vous demande pardon, messieurs, si ma réponse ne vous satisfait pas complètement ! Ce n'est, hélas ! que la réponse d'un traître.

M. LEFÈVRE. — Vous me dites cela en plaisantant, monsieur Marx : mais au fond de votre cœur vous souffrez. Bonsoir.

Il s'achemine vers la porte, suivi de M. Petitjean.

KARL MARX. — Je souffre peut-être, mais je ne rougis pas. Bonsoir, monsieur.

ERNEST JONES. — Je regrette, monsieur Marx... Good night.

KARL MARX. — Je vous accompagne, Mr. Jones. Je vais attendre à la Brasserie allemande l'issue de la réunion de la Ligue communiste. *(Se tournant vers Engels :)* Viens-tu, Fritz ?

ENGELS. — Je te suis, Karl.

Il prend son manteau et sort avec les autres. Godson, resté seul, s'approche du portrait de jeune fille de Jenny, accroché au mur, et le contemple longuement.

JENNY, *entre avec l'enfant dans ses bras, elle a le visage triste et dur.* — Godson !...

GODSON, *se tournant d'un geste effrayé.* — Je... je... vous m'avez appelé, madame Jenny ?

JENNY. — Voulez-vous m'aider, Godson ?

GODSON. — Oh ! Jenny !

Il déplace le fauteuil, aide Jenny à s'asseoir.

JENNY, *s'asseyant sur le fauteuil, l'enfant sur les genoux.* — Ah ! cette fièvre !... J'ai peur, Godson... *(Se penchant sur Mush :)* Dors, mon chéri, dors...

GODSON. — Ayez confiance, Jenny. Ayez confiance en Dieu...

JENNY. — Confiance en Dieu !

Elle chante pour endormir l'enfant :

Schlaf, Kindlein, schlaf
Dein Mutter hütet die schlaf

Godson s'approche de Jenny et s'agenouille pour regarder l'enfant qui respire avec un sifflement rauque.

Dein Vater ist in Pommerland
Pommerland ist abgebranndt
Schlaf, Kindlein, schlaf.

GODSON. — Vous avez confiance en Dieu, madame Jenny ?

JENNY, *d'une voix claire et douce.* — Non, je n'ai plus confiance en Dieu. *(Godson plie la tête sur la poitrine, en silence.)* J'ai honte de ne plus avoir confiance en lui.

GODSON. — Vous priez quelquefois ?

JENNY. — Ne me demandez pas cela, Godson.

GODSON. — Quand votre petit enfant, Guido, est mort...

JENNY. — Je priais Dieu chaque nuit qu'il sauvât mon enfant. Il ne m'a pas écoutée.

GODSON. — Vous lui gardez rancune ?

JENNY. — Non, Godson. Il n'est pas responsable de la mort de mon enfant.

GODSON. — Il est responsable de toutes les souffrances des hommes.

JENNY. — Oh ! non. C'est des hommes que naît la souffrance. Dieu les laisse souffrir. Il les abandonne à eux-mêmes.

GODSON. — Que vous méprisez Dieu, Jenny !

JENNY. — Pourquoi m'a-t-il abandonnée ?

GODSON. — Il ne vous a pas abandonnée... Il était là, au chevet de votre enfant mourant. Il est toujours près de vous... Quand vous étiez jeune fille, vous l'aimiez, Jenny.

JENNY. — Oui, je l'aimais et il m'aimait.

GODSON. — Pourquoi avez-vous perdu confiance en lui ?

JENNY. — Pourquoi la misère humaine ? Connaissez-vous la misère des hommes ?

GODSON. — Connaissez-vous vos misères, Jenny ?

JENNY. — Je connais les miennes et les misères des autres. Tout n'est que souffrance, injustice, violence, humiliation, désespoir.

GODSON. — Le spectacle du monde est triste. Mais toute cette misère est humaine. Toute cette misère, c'est l'homme. Le spectacle de la misère des hommes est beau, Jenny. Que serait l'homme sans misère ? Un ver nu, un insecte immonde, un être sans honte, sans remords, sans peur.

JENNY. — Un être libre...

GODSON. — Un être sans espoir, Jenny.

JENNY. — Ce n'est pas notre propre misère qui nous fait souffrir le plus, mais celle des autres. Si je devais garder rancune à Dieu ce serait de la misère des autres ? Dieu est injuste ! Oh ! Dieu est injuste !

GODSON. — Il est triste et plein de dégoût, dans son amour pour les hommes. Et si un jour...

JENNY. — ... Si un jour ?

GODSON. — Si Dieu vient un jour devant vous et vous dit des paroles cruelles, il ne faudra pas lui en vouloir, Jenny. Tâchez de comprendre ses paroles, de vous en souvenir. Et n'ayez pas peur. Ayez confiance en Lui.

JENNY. — Il n'est plus auprès de moi, Il m'a abandonnée.

GODSON. — Il ne vous a jamais abandonnée, Jenny. Il a toujours été à côté de vous. N'avez-vous jamais senti sa main vous frôler dans l'ombre, frôler la tête de vos enfants ? Oh ! Il s'est cruellement vengé de ce que vous l'ayez renié... Qui sait si Dieu n'est pas en ce moment près de vous ? *(Jenny, d'un mouvement instinctif, se lève et serre son enfant dans ses bras comme pour le protéger. Godson, toujours agenouillé, la retient par un pan de sa jupe.)* N'ayez pas peur, Jenny !

JENNY. — Ne me touchez pas !

GODSON. — Je ne toucherai pas votre enfant... N'ayez pas peur, Jenny ! *(Ils restent tous les deux un instant en silence, elle, debout, haletante, lui, agenouillé devant elle, sa tête pliée sur sa poitrine.)* Il prend toutes les formes, Dieu, tous les aspects. Il est tour à tour pierre, arbre, cheval, chien, mouche, papillon... Il apparaît parfois sous un aspect étrange, parfois on ne peut pas le voir sans tristesse. On se demande pourquoi il a besoin de se déguiser en cheval, en papillon. *(Un papillon sort de l'ombre et se met à tourner autour de la lampe.)* Regardez ce papillon, Jenny... *(Il suit du regard le vol brisé du papillon.)* Un papillon en hiver, à Londres. Ne trouvez-vous pas que c'est bizarre, un papillon en plein hiver à Londres ?

JENNY, *cachant le visage de l'enfant dans ses bras.* — Vous êtes un homme étrange, Godson. Un homme très étrange. Du premier moment où vous êtes entré chez nous j'ai senti que quelque chose de secret entrait avec vous dans ma maison... Qui êtes-vous, Godson ? D'où venez-vous ?

GODSON, *tournant le visage vers le papillon qui voltige autour de la lampe.* — Sait-on qui il est ? Sait-on d'où il vient ?

JENNY. — Vous avez beaucoup souffert dans votre vie, Godson ?

GODSON. — Tout ce qu'un être humain peut souffrir.

JENNY. — La faim, le froid, la peur...

GODSON. — La trahison des amis, la méchanceté des hommes, leur lâcheté...

JENNY. — La solitude, le désespoir...

GODSON. — Il ne faut jamais désespérer, Jenny, jamais maudire ses souffrances. Lorsque le petit Guido, dans sa lente agonie, secoué par les convulsions, vous mordait le sein si cruellement que votre sang coulait dans sa petite bouche, n'avez-vous pas béni cette souffrance, Jenny ? Tant que cette souffrance durait c'était pour vous le signe que votre enfant vivait encore.

JENNY. — J'ai tout de suite senti que quelque chose de secret entrait avec vous dans ma maison. L'espoir...

GODSON. — L'espoir...

JENNY. — Pourquoi êtes-vous venu ?

GODSON, *suivant des yeux le papillon qui tourne autour de la lampe.* — Les papillons mangent les cadavres, Jenny. J'ai vu jadis un enfant qui gisait dans l'herbe, sous les oliviers, un enfant mort. Il était plus blanc que neige, et l'herbe avait un éclat si vert que la lumière dorée du soleil ne pouvait pas la toucher. Il volait beaucoup de papillons sous les oliviers, des papillons rouges, blancs, jaunes, verts, et ces papillons noirs qui naissent en plein jour, plus étincelants que l'ombre du soleil, plus noirs que l'ombre de la nuit, par centaines, par milliers, les papillons effleuraient de leurs ailes l'enfant mort, se posaient sur son visage, sur ses mains. Ils lui enlevaient par petites bouchées, peu à peu, sa chair délicate, plus transparente que le pétale d'une rose.

JENNY. — Taisez-vous.

GODSON. — Et peu à peu les os blancs et polis, merveilleusement fragiles, apparaissaient sous le frémissement des ailes. Par centaines, par milliers, les papillons venaient se poser doucement sur l'enfant mort ; et soudain je vis le squelette blanc de l'enfant s'envoler dans les airs, porté par les ailes des papillons comme par celles des anges. Il s'envolait toujours plus haut dans le ciel tendre, sur les oliviers, sur les tours des villes, sur les fleuves, sur les collines, toujours plus haut. Peu à peu il disparut dans le gouffre doré du soleil, au fond du ciel bleu.

Jenny s'est penchée sur Godson, le visage illuminé d'une peur merveilleusement pure et douce. Karl Marx entre doucement, son chapeau sur la tête, son parapluie à la main. Il regarde un instant, surpris, Jenny et Godson, puis s'avance lentement.

JENNY, *criant presque.* — Karl !

KARL MARX, *s'approchant de Jenny et l'accueillant dans ses bras.* — Qu'y a-t-il, Jenny ? Mush ? Le petit Mush ?

JENNY. — Chasse ce papillon, Karl !

KARL MARX. — Un papillon ? Pourquoi ?

JENNY. — Il me fait peur.

KARL MARX. — Il te fait peur ? Tu as peur d'un papillon ?

JENNY. — Chasse-le, Karl. J'ai peur.

KARL MARX. — Les papillons ne sont pas méchants, Jenny chérie ! *(Il s'approche de la lampe, le haut de forme à la main, s'arrêtant comme frappé par une idée.)* Voyons, où est-il ce papillon ? Mais est-ce un papillon, au juste ? *(Regardant fixement Godson d'un regard étrange :)* En plein hiver, à Londres ?...

JENNY. — Chasse-le, Karl !

KARL MARX. — Oui... oui... Un moment, Jenny ! *(Sautant autour de la table, il donne la chasse au papillon, essayant inutilement de l'attraper avec son haut de forme.)* Le voilà... ça y est... ah !

GODSON, *ouvrant la fenêtre, le regard luisant fasciné par le papillon.* — Par ici... il va s'envoler... Ne le tuez pas, monsieur Marx... Il va s'envoler par la fenêtre.

KARL MARX, *poursuivant le papillon vers la fenêtre.* — Ah ! voilà... il s'est envolé ! *(Se tournant vers Jenny, d'un air triomphant, agitant son haut de forme :)* Et voilà ; il s'est envolé ! *(Il s'approche de Jenny, se penche sur elle et sur l'enfant avec un geste paternel, émouvant et un peu gauche :)* Le papillon s'est envolé ! *(Il touche le front de l'enfant.)* Mais tu as la fièvre, petit Mush. Il faut que tu ailles au lit, bien sagement. Donne-le-moi, Jenny, je vais le mettre au lit. Il faut que tu te couches aussi, tu es bien fatiguée, pauvre Jenny ! *(Il prend l'enfant dans ses bras et s'achemine vers*

la porte :) Bonne nuit, Godson, le petit Mush va dormir, bonne nuit.

GODSON. — Bonne nuit, mon petit Mush ! *(Karl sort, emportant Mush. Jenny demeure un instant immobile, l'air rêveur, le visage tourné vers la fenêtre, puis se ressaisit, se passant la main sur le front d'un geste las. Godson, entre temps, s'est approché du portemanteau, a décroché son chapeau et, relevant le col de la veste, il se tourne vers Jenny.)* Bonne nuit, Jenny.

JENNY. — Où allez-vous, monsieur Godson ?

GODSON. — Je m'en vais chez moi, madame Jenny.

JENNY. — Par ce temps horrible, Godson. Vous n'avez même pas de manteau ! Je vais vous préparer un lit. Vous habitez loin ?

GODSON, *rougissant.* — Oh ! oui, très loin... au delà de Lime House... dans l'Isle of Dogs.

JENNY. — Je vais m'occuper de Karl, et après je préparerai votre lit, monsieur Godson... vous m'aiderez ? Mon mari est l'aîné de mes enfants... Chaque soir il faut que je le lave, que je le peigne...

GODSON. — Ne vous occupez pas de moi... Laissez-moi partir, Jenny.

JENNY. — Restez, Godson, je vous en prie, restez. Je me sens plus tranquille quand vous êtes là. Parfois vous me faites peur... mais peut-être est-ce ma faute...

GODSON, *avec une timide tendresse.* — Non, ce n'est pas votre faute, Jenny...

KARL MARX, *rentrant d'un air gai.* — Le petit Mush vous souhaite à tous deux bonne nuit... Il m'a chargé de vous embrasser, Godson. *(Il s'approche de Godson et l'embrasse sur les deux joues :)* Voilà... J'oubliais de te dire, Jenny. Le vieux Fritz vous embrasse bien tendrement, toi et Mush. Je l'ai laissé à la Brasserie attendre le retour de Jones. Il paraît qu'il y a bataille à la Ligue communiste. *(Se frottant les mains :)* Et si on allait se coucher ?

JENNY. — J'ai prié notre ami Godson de passer la nuit chez nous. Il couchera sur ce sommier. On ne peut pas le laisser rentrer par un temps pareil. Je vais chercher tes affaires pour la nuit, Karl.

Elle sort par la porte du milieu.

GODSON. — Je... je... ferais mieux de rentrer chez moi, monsieur Marx...

KARL MARX. — Taisez-vous et restez, Godson ! Ne désobéissez pas à Jenny. Demain matin nous nous lèverons tôt et nous nous mettrons tout de suite au travail...

JENNY, *rentrant avec une bassine d'eau, une éponge, une serviette, une brosse, un peigne et des pantoufles.* — Enlève ta redingote et assieds-toi, Karl !

KARL MARX, *s'asseyant sur une chaise.* — Je voudrais montrer notre dernier chapitre à mon ami Engels.

JENNY. — Veux-tu enlever tes souliers, Karl ! Voici tes pantoufles.

KARL MARX. — Que pensez-vous de ce vieux Fritz ?

GODSON. — C'est un esprit très... très...

KARL MARX. — ... très clair, n'est-ce pas ?

GODSON. — ... Un esprit très libre, monsieur Marx. Un vrai Allemand de la jeune génération.

KARL MARX, *ôtant ses souliers et chaussant ses pantoufles.* — Oui, un vrai jeune Allemand du « Sturm and Drang » communiste, n'est-ce pas, Jenny ?

JENNY. — Voulez-vous m'aider, monsieur Godson ?

KARL MARX, *enlevant sa redingote, que Godson se hâte d'accrocher au dossier d'une chaise.* — Ce vieux Fritz me fait toujours penser au jeune Schiller.

JENNY, *tendant à Godson la cuvette remplie d'eau tiède.* — Baisse donc la tête, Karl.

GODSON, *tenant des deux mains la cuvette dans laquelle Jenny plonge de temps en temps son éponge pour laver le visage de Marx.* — Vous voulez dire que vous êtes le Gœthe de ce jeune Schiller ?

KARL MARX, *riant et tournant le visage à droite et à gauche, comme font les enfants, pour fuir l'éponge de Jenny.* — Moi, le Gœthe du vieux Fritz ? Ha ! ha ! ha !

GODSON. — M. Engels est un esprit pur... un cœur noble...

JENNY. — Tiens-toi tranquille, Karl !

KARL MARX, *faisant des grimaces et crachant dans l'eau.* — Le vieux Fritz n'est pas seulement un être humain, c'est un homme.

Orsini entre lentement : c'est un homme de trente ans, grand, mince, élégant, habillé d'une redingote beige, d'un gilet bleu, d'un haut de forme gris clair. Il a le visage pâle, d'un dessin très pur, que la nature a imité des portraits florentins du XV^e^ siècle : les yeux sombres au regard velouté, les cheveux noirs dont les boucles jouent sur un front très haut, aux lignes nobles et sereines. Une courte barbe noire aux reflets de cuivre révèle sa parenté avec les grands romantiques de la révolution nationale italienne, dont Mazzini est l'apôtre. Ses mains sont fines et blanches, sa bouche rose, ses dents étincelantes. Il s'arrête, dépose par terre, près de la cheminée, une petite valise de cuir, puis la reprend, la dépose plus loin, près de l'armoire, avec beaucoup de précautions : il s'incline légèrement, ôtant ses gants d'un geste plein d'aisance.

ORSINI. — Monsieur Marx ?

KARL MARX, *levant la tête et tournant vivement le visage vers l'inconnu.* — Monsieur ?

ORSINI. — Je suis le comte Felice Orsini.

KARL MARX. — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur, mais vous êtes le bienvenu chez moi. Asseyez-vous, je vous prie.

ORSINI. — Votre accueil est charmant... je suis navré de vous surprendre dans un moment aussi... délicat. Mais j'arrive de Paris et je vais repartir pour Paris dans quelques heures ? Je ne pouvais donc pas choisir un meilleur moment. Veuillez m'excuser, monsieur Marx. *(S'inclinant devant Jenny :)* Madame...

JENNY. — Vous nous surprenez en effet dans un moment bien délicat. C'est l'heure de la toilette de mes enfants... Asseyez-vous, monsieur.

ORSINI, *avec un sourire qui montre l'éclat de ses dents.* — On dirait la toilette d'un condamné à mort.

KARL MARX, *riant et soufflant sous l'éponge de Jenny.* — Ha ! ha ! ha ! Charmante idée !... Vous venez de Paris ?... Vous êtes Français, monsieur ?

ORSINI. — Je suis Italien. J'ai quitté Paris hier dans la matinée.

KARL MARX, *avec une nuance ironique.* — Un disciple de Mazzini, naturellement.

ORSINI, *avec un geste de dédain.* — Je ne suis le disciple de personne, monsieur Marx.

KARL MARX, *s'essuyant la nuque avec une serviette.* — Un individualiste ?

ORSINI. — A peu près... Un dégoûté, plutôt. J'ai été affilié à la « Giovane Italia », mais j'en suis sorti en claquant la porte. J'en ai assez des révolutions et des révolutionnaires, monsieur Marx. J'ai le plus profond dégoût des sectes, des sectaires, des conspirateurs et des barricades... Je suis un homme libre, monsieur Marx.

KARL MARX. — Les vrais révolutionnaires ne sont jamais des hommes libres, monsieur. Ils sont toujours asservis à une idée, à un devoir, à une discipline. Les hommes libres sont les pires ennemis des révolutions.

ORSINI, *avec un rire léger.* — Je ne prétends être ni un vrai ni un faux révolutionnaire, monsieur Marx.

KARL MARX, *le regardant de bas en haut, la tête courbée sous le peigne de Jenny.* — Pour quelle raison avez-vous quitté Paris, monsieur ?

ORSINI. — Hier matin j'étais dans mon lit, à Paris. Je me réveille, j'appelle mon valet. Il m'apporte mon petit déjeuner et, tandis que je bois mon café, il me répète, comme d'habitude, les nouvelles qu'il vient de lire dans le journal du matin. Louis-Napoléon s'est emparé du pouvoir. Je lui demande : « Et le peuple parisien ? — Il se promène dans les rues, monsieur. — Pas de révolution ? — Non, monsieur, pas de révolution. — Pas même de barricades ? — Non, monsieur, pas même de barricades. » Alors je me suis habillé, j'ai pris ma valise, je me suis rendu à la gare, et me voici à Londres depuis quelques heures.

KARL MARX, *la tête toujours courbée sous le peigne de Jenny.* — Vous deviez avoir de sérieuses raisons pour quitter Paris avec une telle hâte ?

ORSINI. — Aucune, monsieur Marx. J'étais à Paris pour les beaux yeux d'une femme, ce qui était une très sérieuse raison pour y demeurer. Mais je me suis dit : « Le peuple parisien n'a ni la force ni l'envie de se battre, il faut donc faire quelque chose d'autre. » Et je suis parti pour Londres.

KARL MARX, *renversant la tête sur le dossier de la chaise et offrant sa barbe au peigne de Jenny.* — Vous avouerez, monsieur, que partir pour Londres est une bien jolie façon de faire quelque chose d'autre.

ORSINI. — Je ne suis venu à Londres que pour visiter le musée Tussaud.

KARL MARX, *tournant la tête sur le dossier de la chaise pour regarder Orsini.* — Pour voir les statues de cire ?

ORSINI. — Descendu du train, j'ai sauté dans un cab et je me suis fait conduire directement de la gare au musée Tussaud. J'y ai rencontré Louis XVIII, M. de Talleyrand, Fouché ; le pape Pie IX aussi était là, M. de Chateaubriand.

KARL MARX. — Lamartine.

ORSINI. — Naturellement, Lamartine aussi... Dans la salle dédiée à la Révolution de 1789 j'ai rencontré Marat causant avec Charlotte Corday. Danton se promenant avec Robespierre, Mme Roland souriant à Camille Desmoulins, Saint-Just signant la grâce d'un condamné à mort et Louis XVI donnant le bras à Marie-Antoinette sur les marches de l'échafaud. Car c'est sous ce jour aimable que les Anglais voient la Révolution française. Vous avez déjà vu une guillotine, monsieur Marx ?

KARL MARX. — Non, jamais. A quoi bon, monsieur ?

ORSINI. — En effet, à quoi bon ?... Toutefois, c'est un instrument très amusant. On presse un bouton, le couperet tombe et la tête roule dans le panier. Simple et facile comme un jouet d'enfant. Je n'avais jamais vu une guillotine. Je suis venu à Londres rien que pour en voir une de près. Le musée à cette heure était désert, j'ai offert un peu d'or au gardien, j'ai gravi les marches de l'échafaud en demandant pardon à Louis XVI et à Marie-Antoinette de passer devant eux, je me suis étendu sur la bascule, j'ai mis la tête dans la lunette...

KARL MARX, *éclatant de rire.* — ... et le gardien a fait tomber le couperet !

ORSINI. — Pour aujourd'hui je ne suis pas allé jusque-là. Je voulais simplement me rendre compte de l'impression que m'aurait faite l'idée d'avoir la tête coupée par la guillotine.

KARL MARX. — Et quelle a été votre impression ?

ORSINI. — Excellente. La guillotine du musée Tussaud est une merveilleuse école ; tous ceux qui prétendent exercer la profession de révolutionnaire devraient être obligés de la fréquenter.

KARL MARX. — Voilà un bon conseil ! J'irai, moi aussi, au musée Tussaud, monsieur. Et si cela me faisait un mauvais effet ?

ORSINI, *balançant en riant sa petite tête pâle.* — Vous devriez renoncer à votre profession... Ce sont ceux qui ont peur de la guillotine qui sont les plus cruels dans les révolutions. C'est la peur qui leur donne la soif du sang. Les lâches, monsieur Marx, sont les plus impitoyables dans votre profession.

KARL MARX. — La révolution n'est pas une profession.

ORSINI. — En France, et partout en Europe, elle est en train de devenir une véritable profession pour intellectuels bourgeois.

KARL MARX. — Hélas !

ORSINI. — Je me suis donc levé de la bascule, j'ai repris ma valise, que je ne quitte jamais, et j'ai décidé, le cœur tranquille, de retourner à Paris par le premier train. Je pars dans quelques heures, monsieur Marx, je vais à Paris tuer Louis-Napoléon.

KARL MARX, *se levant, la serviette autour du cou, les cheveux et la barbe ébouriffés.* — Vous ne ferez pas cela, je vous l'interdis.

ORSINI. — Vous n'avertirez pas la police, vous êtes un gentilhomme, je suppose ?

KARL MARX, *debout, en manches de chemise et en pantoufles, le visage et le front hérissés de poils, l'air en même temps débonnaire et sauvage.* — Je ne suis pas un gentilhomme, monsieur le comte Orsini ! Les communistes ne sont pas des gentilshommes, du moins comme vous l'entendez. Je vous défends de déshonorer la révolution par un assassinat.

ORSINI. — Je vais tuer, non pas assassiner. Il y a une nuance. Connaissez-vous le pamphlet de

Milton à la défense de Cromwell : « Killing, no murder » ? Tuer, non pas assassiner.

KARL MARX. — Je n'en fais pas une question de mots, monsieur. J'ai honte pour vous. Vous ne tuerez pas, je vous l'interdis. N'avez-vous pas de conscience ?

ORSINI. — Conscience ? *(Il rit en balançant la tête.)* Vous connaissez ce mot-là ?

KARL MARX. — Je parle de conscience révolutionnaire. *(Sur un ton paternel :)* Écoutez ! *(Il prend une chaise et la traîne en face de celle d'Orsini, s'asseyant devant lui.)* Ne tuez pas cet homme, ce n'est pas nécessaire.

ORSINI. — C'est la vie de Louis-Napoléon que vous me demandez ?

KARL MARX. — Oui, sa vie.

ORSINI. — Vous, Karl Marx ?

KARL MARX. — Moi, Karl Marx... Vous êtes Italien. Pourquoi voulez-vous tuer un Français ?

ORSINI. — C'est un mauvais Français, un ennemi de la liberté.

KARL MARX. — Suivez mon conseil. Allez tuer dans votre pays. Allez tuer un mauvais Italien. L'Italie en est pleine, elle en déborde. Allez tuer un des petits tyrans qui oppriment le peuple italien. Du pape au duc de Parme, vous n'avez que l'embarras du choix.

ORSINI. — Les petits tyrans ? Ils ne sont pas dignes de moi. Le pape ? Vous oubliez que je suis catholique.

KARL MARX. — C'est vous qui l'oubliez, vous qui voulez tuer un homme.

ORSINI. — Un catholique peut bien tuer un homme, mais tout de même, pas le pape.

KARL MARX. — Charmante distinction... Mais pourquoi avez-vous choisi de tuer Louis-Napoléon ? Pour servir la cause de la Révolution ?

ORSINI. — Pas le moins du monde. J'appartiens à une ancienne et noble famille d'Italie. Rien ne me manque de tout ce qu'il faut pour être heureux : le nom, la jeunesse, la fortune et ce qu'on appelle l'amour des femmes. Aucune raison personnelle ne me pousse à agir pour la cause de la Révolution. Je veux simplement me rendre utile à la cause de la Liberté.

KARL MARX. — En assassinant un homme ?

ORSINI. — En tuant un tyran.

KARL MARX. — Vous appartenez donc à cette race maudite qui trahit la cause de la Révolution par des actes de terrorisme ?

ORSINI. — J'appartiens à cette race qui veut la mort des tyrans. A cette race noble et solitaire qui lance des bombes contre les puissants de la terre !

Il fait le geste de lancer une bombe ; le pied gauche en avant, le corps appuyé en arrière sur le pied droit, levant le bras au-dessus de la tête, le visage haut, les yeux étincelants. Il n'y a pourtant aucune rhétorique dans son geste qui est simple, jeune, naturel.

KARL MARX, *sur un ton sarcastique, presque méchant.* — Que vous êtes beau ! Je comprends maintenant pourquoi vous voulez lancer une bombe contre ce pauvre Louis-Napoléon. Cela plaît aux femmes, n'est-ce pas ? Et pourquoi pas un coup de poignard ?

ORSINI. — Mais parce que c'est moins propre, monsieur Marx. Une bombe, c'est un feu d'artifice, c'est un volcan qui jaillit du pavé de la rue, c'est un soleil pas plus grand qu'une orange, qui éclate entre les sabots des chevaux ! Voulez-vous voir comment on lance une bombe ? *(Il court à sa valise, l'ouvre en hâte, en sort quelque chose de semblable à une orange, et, se redressant, lève la main, lance la bombe, qui roule sur le parquet.)* Voilà ! Elle roule ! Elle éclate !

JENNY, *avec un cri de frayeur.* — Ah !

KARL MARX. — Monsieur...

ORSINI. — Ha ! ha ! ha ! N'ayez pas peur, madame, ce n'est qu'une orange. J'ai apporté d'Italie, dans ma valise, une bombe et une orange. C'est beau une orange ! C'est une bombe d'or chargée de soleil, de tout le soleil, de tout le feu de l'Etna ! Avec cette autre bombe, cette autre orange noire que j'ai là, je pourrais faire sauter tout le palais de Westminster ! C'est magnifique et terrible ! une bombe qui éclate sous les roues d'une berline royale. Je me dresserai devant les chevaux cabrés, ma bombe dans la main haut levée ; je tuerai le tyran au milieu de ses généraux, de ses ministres, de ses courtisans, dans le carrosse de gala qui le conduira à l'Opéra, à un bal, à une parade. Je le ferai sauter quand il passera dans les rues de Paris souriant à la foule en délire, les moustaches bien cirées, en grande tenue, le ciel bleu de sa poitrine constellé de décorations. Je ne suis pas de cette race de courtisans peureux, de petits gentilshommes qui, en tremblant, tuent les rois dans leur lit et les reines en chemise de nuit. Il faut que les tyrans meurent dans toute la splendeur de leur puissance, sur leur trône, sur leur cheval de parade. On jette des bombes contre les rois, pourquoi n'en jette-t-on pas contre les gueux ? Parce qu'ils sont mal habillés !

KARL MARX, *se dressant, pâle et tremblant d'indignation.* — Monsieur, je m'excuse de vous le dire chez moi, mais vous êtes un misérable.

ORSINI, *se levant, très pâle mais souriant.* — En êtes-vous sûr, monsieur Marx ?

KARL MARX. — Pourquoi ne me faites-vous pas sauter, moi et toute ma maison ? Qu'attendez-vous ? La bombe est là, dans votre valise. Ah ! mais c'est vrai ! Vous ne jetez pas de bombes contre les hommes en manches de chemise et en pantoufles, n'est-ce pas ? Vous ne tuez que les rois ! Parce que vous êtes beau ! Et parce que c'est magnifique une bombe, c'est un feu d'artifice, un volcan qui jaillit entre les sabots des chevaux ! C'est du feu, de la flamme, de la lumière, et ça plaît aux femmes, n'est-ce pas ? Eh bien, vous êtes un misérable !

ORSINI. — Ne criez pas, monsieur Marx. Il y a sans doute des enfants qui dorment, dans la maison.

KARL MARX. — Ah ! vous craignez de réveiller les enfants ! Quel noble cœur ! Mais est-ce que vous savez ce que c'est qu'un enfant, vous ?

ORSINI, *presque à voix basse.* — Je n'ai jamais été enfant, monsieur Marx.

Jenny, qui est en train de préparer les lits de Marx et de Godson, se tourne vivement vers Felice Orsini et le regarde fixement.

KARL MARX. — Je vous comprends, monsieur, et je vous plains.

ORSINI, *avec une extrême simplicité.* — Mes parents étaient riches, j'ai eu une enfance heureuse et libre. Un enfant heureux n'est pas un enfant.

Il appartient à une race qui n'est pas celle des enfants. Tout comme un homme heureux n'est pas un homme. Il vit en dehors de l'humanité. Il ne peut donner aux hommes que son bonheur, que son sang, que sa vie. Il ne peut que se sacrifier pour eux. C'est sa seule manière de se racheter, de devenir un être humain.

GODSON, *qui avait lentement reculé vers la fenêtre et était demeuré immobile, appuyé au mur, dans l'ombre, s'avance vivement vers Felice Orsini, le bras tendu comme s'il allait le toucher.* — Vous avez dit... *(Il s'arrête.)* Excusez-moi, monsieur, je... je... je vous demande pardon...

Il recule lentement vers la fenêtre.

ORSINI. — Je suis un homme heureux...

KARL MARX. — Quel horrible mot, monsieur !

ORSINI. — Je n'ai jamais souffert. Je n'ai donc pas de raison personnelle pour me révolter. Mais est-il nécessaire de souffrir la faim, la peur, l'esclavage pour haïr l'injustice et la misère ? Quelle valeur aurait-elle ma révolte si elle naissait de ma propre souffrance ? Elle ne serait que vengeance. La souffrance personnelle ne doit pas compter dans la colère des hommes ! Seule doit compter la souffrance des autres.

GODSON, *s'avançant vivement vers Felice Orsini, en proie à une violente émotion qui lie et emmêle ses mots dans sa bouche.* — Vous avez dit que la souffrance personnelle... qu'elle ne compte pas. Que seule la souffrance des autres...?

ORSINI. — La souffrance personnelle salit tout.

GODSON, *d'une voix joyeuse.* — Merci...

Il recule lentement vers la fenêtre.

KARL MARX. — Ah ! monsieur, non ! On ne souffre pour les autres que parce que l'on connaît sa propre souffrance. Pour quelles raisons vous révoltez-vous donc contre l'injustice et prétendez-vous lutter pour la liberté ?

ORSINI. — Parce que je suis heureux et que j'ai honte de mon bonheur. Les hommes qui se révoltent parce qu'ils souffrent ce sont des orgueilleux. Leurs souffrances salissent même la liberté pour laquelle ils luttent. Ils ne sont poussés à la révolte que par l'orgueil.

KARL MARX. — Par la soif de la justice.

ORSINI. — Par l'orgueil ! Ils salissent tout avec la bave de leur souffrance, de leur rancune, de leur haine orgueilleuse !

KARL MARX. — Votre bonheur salit plus que la misère.

ORSINI. — Vous vous révoltez par orgueil, moi par humilité, monsieur Marx. Je donne aux autres mon bonheur. Vous, que leur donnez-vous ?

KARL MARX. — Ma misère et ma souffrance.

ORSINI. — Vous leur donnez ce qu'ils refusent, ce qu'ils haïssent. Mon cadeau est le cadeau d'un homme libre, le vôtre celui d'un esclave.

KARL MARX. — C'est ce que j'ai de plus précieux, de plus cher, ma misère, ma souffrance. C'est parce que je suis malheureux que je me révolte !

ORSINI. — Je me révolte parce que je suis un homme libre, un homme heureux ! Ce soir j'étais venu chez vous, monsieur Marx, pour vous offrir non seulement le sang d'un tyran, mais mon propre sang. Vous le refusez.

KARL MARX, *d'une voix rauque.* — Je ne serai jamais le complice d'un assassin !

ORSINI. — Nous ne pourrons jamais nous comprendre ; vous êtes la révolution, la fatalité de la souffrance et de la révolte, je suis le hasard. Adieu, monsieur Marx.

KARL MARX, *lui tourne brusquement le dos et demeure debout, immobile, au milieu de la pièce.* — Adieu, monsieur !

JENNY. — Attendez !

Elle va vers Felice Orsini, lui saisit les deux mains ; le regard plongé dans son visage.

ORSINI. — Vous... vous pleurez, madame ?

JENNY. — Je pleure de joie. Vous ne tuerez pas. Vous ne tuerez pas !

ORSINI. — Qui sait, madame ? Laissons cela au hasard !

Il s'incline profondément devant Jenny, prend sa valise et sort lentement, sans se retourner.

GODSON, *s'approchant tout tremblant de Jenny.* — Il ne tuera pas !

JENNY, *s'essuyant ses larmes et souriant.* — Vous en êtes sûr, Godson ? Vous en êtes sûr ?

GODSON, *d'une voix joyeuse.* — Il ne tuera pas !

KARL MARX. — Le hasard ! Vous avez entendu, Godson ? Il a dit : « Laissons cela au hasard ! »

GODSON. — Le hasard c'est Dieu, monsieur Marx.

KARL MARX. — Dieu ! ha ! ha ! ha ! Ils l'appellent le hasard !

JENNY. — Dieu n'a pas de nom, Karl. *(Elle s'approche de la porte, elle hésite et se retourne :)* Bonne nuit.

KARL MARX. — Attends-moi, Jenny. Je viens embrasser le petit Mush.

JENNY. — Laisse-le dormir, Karl. Tu pourrais le réveiller. Je l'embrasserai pour toi.

KARL MARX, *assis sur son lit, et commençant à se déshabiller.* — Embrasse-le très fort. Jenny.

JENNY. — N'oubliez pas d'éteindre la lumière. Et ne passez pas la nuit à bavarder.

GODSON. — Nous dormirons, madame Jenny, bien sagement. Bonne nuit !

JENNY. — Bonne nuit.

KARL MARX. — Je dormirai comme une pierre. Bonne nuit, Jenny.

JENNY. — Bonne nuit, Karl.

Jenny s'approche de Marx et lui caresse le front d'un geste maternel. Elle sort doucement.

KARL MARX, *assis sur son lit, lutte pour enlever son pantalon.* — Que je plains cet homme ! Vous avez vu ses yeux ?

GODSON, *assis sur son lit et défaisant les lacets de ses souliers.* — Il avait un regard merveilleux.

KARL MARX, *tirant son pantalon.* — Le regard d'un fou ! Ses paroles aussi étaient celles d'un fou.

GODSON. — Il a dit des vérités terribles, monsieur Marx.

KARL MARX. — Que les hommes salissent tout avec la bave de leur souffrance ! Vous appelez cela une vérité terrible ? J'ai honte pour lui !

GODSON. — Il a dit que ce qui pousse les hommes à lutter pour la liberté et la justice, contre la misère et l'esclavage, ce n'est que l'orgueil.

KARL MARX. — Et vous ne trouvez pas ça honteux ? C'est une insulte à la misère et à la souffrance des hommes. *(Avec un énorme mépris :)* L'orgueil ! *(Se fourrant dans les draps.)* Voulez-

vous éteindre la lumière, Godson ? *(Godson se lève et va éteindre la lumière. Karl Marx, se fourrant sous les draps :)* L'orgueil ! L'orgueil ! Et cet homme, c'est par humilité qu'il tue ! C'est parce qu'il est heureux ! Répondez-moi, Godson, c'est pour plaire à Dieu qu'il tue ? Et il appelle ça : s'en remettre au hasard ?

GODSON. — Il se remet aux mains de Dieu. Pour sauver les hommes Dieu ne recule devant rien. Lorsque les hommes le chassent de leur cœur, de leur maison, de leur ville, Il s'en va tristement, Il s'assoit sur une colline et regarde de loin la ville dont les hommes l'ont chassé et...

KARL MARX, *riant.* — ... et Il pleure !

GODSON, *le visage tourné vers la fenêtre.* — ... et Il rit, car les hommes, restés seuls, s'entretuent, se réduisent l'un l'autre en esclavage et croient qu'ils sont libres, mais c'est Dieu qui les pousse à s'entretuer pour les punir de leur orgueil. Un jour, lorsque les hommes ne seront plus que de misérables esclaves, Dieu rentrera dans leur ville et ira s'asseoir près des cadavres des hommes assassinés. Il est seul responsable des actions des hommes, de tout ce qu'ils font de bon ou de mauvais.

KARL MARX. — Cher Godson, du moment que c'est Dieu qui fait tout, je lui confie ma révolution et je m'endors. Et demain matin nous nous réveillerons dans une société communiste ! Ha ! ha ! ha ! *(Se tournant vers le mur :)* Bonne nuit, mon cher Godson !

RIDEAU

ACTE III

Le lendemain matin, Godson, assis sur le bord de son lit, se penche pour lacer ses souliers. Le lit de Karl est vide. Godson se lève, traverse lentement la pièce, un peu courbé, le visage très pâle, empreint d'une lassitude douloureuse. Il a froid. Il relève le col de sa redingote et s'agenouille devant la cheminée pour allumer le feu de charbon. Lorsque la flamme jaillit, il traîne une chaise devant la cheminée et s'assoit, le visage enfoui dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux. Puis il se lève, va vers la table. De son pied il heurte et fait rouler l'orange que Felice Orsini a jetée la veille au soir sur le parquet, la ramasse, la tient un instant entre ses mains, la fixant de son regard luisant, la pose ensuite sur la couverture du manuscrit des premiers chapitres de Das Kapital *placé au milieu de la table. Il s'assoit devant la table et se met au travail ; il range des papiers, prend des notes, consulte des cahiers. Karl Marx entre par la porte du milieu, les mains dans les poches de son pantalon. Il est en manches de chemise et en pantoufles, une couverture jetée sur les épaules. Il s'arrête devant Godson et se passe les deux mains dans les cheveux et dans la barbe, d'un geste fatigué.*

KARL MARX. — Bonjour, Godson. Vous travaillez déjà ?

GODSON. — Bonjour, monsieur Marx. Vous vous êtes levé très tôt. Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ?

KARL MARX. — Vous dormiez comme un enfant !... J'ai passé une nuit affreuse. Je voudrais boire une tasse de café avant de me mettre au travail. *(Il ouvre l'armoire.)* Où diable Jenny cache-t-elle le moulin à café ?

GODSON. — Il doit être dans l'armoire, monsieur Marx.

KARL MARX. — ... Ah !... le voici ! *(Il sort de l'armoire un moulin à café et jette de loin un regard vers le lit de Godson. Puis se grattant la tête :)* Vous savez où Jenny cache le café ?

GODSON. — Dans l'armoire, tout en haut.

KARL MARX, *se dressant sur la pointe des pieds.* — Ah ! le voici ! *(Ouvrant la boîte :)* Vous savez que nous avons de la chance ? Il y a encore quelques grains de café.

GODSON. — Le sucre est dans la boîte rouge, à gauche... Oui, celle-là.

KARL MARX, *ouvrant la boîte à sucre.* — Mon pauvre Godson, elle est vide. Jenny prétend que le café sans sucre est bon pour la santé.

Il fait tourner la manivelle du moulin à café.

GODSON. — Vous avez oublié de mettre le café dans le moulin, monsieur Marx.

KARL MARX, *regarde en riant dans le moulin.* — En effet, le moulin est vide... *(Il fait couler dans le moulin une poignée de grains de café.)* Jenny a raison quand elle prétend que je ne suis même pas capable de préparer un tasse de café... Et je veux bouleverser le monde ! *(Faisant tourner lentement la manivelle du moulin :)* Jenny est très fatiguée ce matin. Elle a mal dormi, mais elle s'est réveillée tout en larmes... Le petit Mush est très malade, Godson... *(S'arrêtant de moudre le café :)* Ce matin, j'ai beaucoup pensé au petit Mush... et au petit Guido aussi... Si le petit Mush allait mourir...

Il recommence à tourner la manivelle très lentement.

GODSON, *penché en avant, les deux mains appuyées sur le bord de la table, il regarde fixement Karl Marx, épiant son visage.* — Si le petit Mush allait mourir...

KARL MARX, *tournant lentement la manivelle.* — Vous me croyez coupable, Godson ? *(Godson se lève sans répondre et va vers l'armoire.)* Regardez-moi, Godson. Me croyez-vous coupable de la mort de mes enfants ? *(Godson revient de l'armoire avec deux tasses de porcelaine et les pose sur la table, en silence.)* Répondez-moi, Godson.

GODSON, *à voix basse.* — Non, vous n'êtes pas coupable.

KARL MARX. — C'est pourtant par ma faute si mes enfants meurent un à un.

Mme BERTAUD, *qui est entrée sans bruit, un carton sous le bras.* — Bonjour, monsieur Marx.

KARL MARX. — Ah ! c'est vous, madame Bertaud ! Bonjour.

Mme BERTAUD. — Je suis venue faire mes souhaits au petit Mush. Est-ce qu'il va mieux, ce matin ?

KARL MARX. — Non, madame Bertaud... Jenny est très inquiète...

Mme BERTAUD. — Mais *il faut* qu'il aille mieux, ce matin ! C'est son anniversaire.

KARL MARX. — Son anniversaire ? *(Se frappant le front.)* Ah ! mais oui, c'est vrai ! Et je l'avais oublié !... Oh !... madame Bertaud... je lui avais promis un cheval de bois... et je... je ne peux pas.

Mme Bertaud, *sortant de son carton un petit cheval de bois.* — J'ai pensé que peut-être... ça lui ferait plaisir...

Karl Marx. — Un cheval de bois... *(Prenant dans ses mains le cheval :)* Mais c'est son rêve, un cheval de bois !... Comment le saviez-vous ?

Mme Bertaud. — Vous lui direz que ce n'est pas moi... que c'est vous qui lui faites ce cadeau...

Karl Marx, *enlaçant de son bras les épaules de Mme Bertaud, d'un geste plein de tendresse.* — Je vous remercie, chère madame Bertaud... Ce n'est pas seulement au petit Mush que vous avez fait ce cadeau, mais à moi aussi !...

Mme Bertaud. — Je vous ai apporté aussi un peu de sucre... Oh ! quelques morceaux seulement.

Karl Marx. — Mais nous avons du sucre ! Il ne fallait pas que vous vous dérangiez.

Mme Bertaud. — Le sucre n'est jamais de trop dans une maison où il y a des enfants... Voulez-vous que je vous aide à faire le café, monsieur Marx ?

Karl Marx. — Non, non, ne vous dérangez pas... *(Avec un bon sourire :)* Me croirez-vous si je vous dis que je sais faire le café ?... N'est-ce pas, Godson, que nous savons faire le café ?

Godson. — Oui, madame Bertaud... ce n'est pas très difficile...

Mme Bertaud. — Ce n'est sans doute pas difficile quand on sait comment s'y prendre... *(Enlevant les couvertures du lit de Karl Marx :)* Vous n'avez pas honte de laisser votre chambre dans un tel désordre. Des paresseux, voilà ce que vous êtes !... Qu'attendez-vous pour vous habiller, monsieur Marx ?

Karl Marx. — Voilà, voilà !

Il court au portemanteau pour prendre sa redingote et, ne l'y trouvant pas, décroche son haut de forme et le place sur la tête.

Mme Bertaud. — Mais non ! Pas le chapeau ! Mettez d'abord votre redingote...

Karl Marx. — On ne peut pas mettre tout à la fois, madame Bertaud !

Il court à travers la pièce, cherchant sa redingote.

Mme Bertaud. — Vous ne savez pas où elle est ? Bon, cherchez-la et habillez-vous... Maintenant, je vous laisse.

Karl Marx. — Déjà ?

Mme Bertaud. — Je vais revenir tout à l'heure. On m'attend à la ligue communiste, et je suis en retard. Il y a assemblée générale des femmes ce matin.

Karl Marx. — Un meeting de femmes ? Et pourquoi ?

Mme Bertaud. — Pour vous engueuler, monsieur Marx. Toutes les femmes des émigrés français seront là.

Karl Marx. — M'engueuler, moi ? Et pour quelle raison ?

Mme Bertaud. — Mais... parce que vous êtes un traître, monsieur Marx ! C'est du moins ce qu'on m'a dit !

Karl Marx, *riant.* — Ne vous gênez pas !

Mme Bertaud. — Oh ! je ne me gênerai pas ! Ici, chez vous, je suis votre amie ; là-bas, je suis votre adversaire. Que voulez-vous, c'est la politique ! Mais vous n'êtes que le prétexte, monsieur Marx ! La vérité c'est que nous avons un compte à régler avec tous les hommes.

Karl Marx. — Et que reprochez-vous aux hommes ?

Mme Bertaud, *elle dessine dans l'air un geste vague de la main et s'approche de la porte.* — Oh ! Un tas de choses ! *(Au seuil de la porte, se tournant :)* Mais, surtout, de nous traiter comme des barricades : ils nous élèvent dans la rue, ils nous défendent au nom de la liberté, et ils nous renversent au nom de l'honneur, de la famille et de la patrie. A tout à l'heure, monsieur Marx.

Elle sort.

Karl Marx, *agitant en l'air son chapeau.* — Ha ! ha ! ha ! Au revoir, madame Bertaud !... Quelle brave femme !... Et quelle barricade !... Une âme noble et un cœur d'or... *(Caressant le cheval de bois placé sur la table, debout sur ses quatre petites roues :)* Elle n'a pas oublié l'anniversaire du petit Mush !

Godson. — Elle n'a plus d'enfant... Son fils est mort depuis longtemps. Ce cheval de bois, c'est un cadeau qu'elle fait à son enfant mort. Les femmes aiment faire des cadeaux aux morts, monsieur Marx.

Karl Marx, *fixant sur Godson un regard plein de soupçons.* — Comment savez-vous tant de choses sur Mme Bertaud ? Vous la connaissez à peine...

Godson. — Il faudrait attacher une ficelle au cheval, monsieur Marx, pour que le petit Mush puisse le traîner par terre... quand il sera guéri... Attendez... *(Fouillant des deux mains sous l'épaisse couche de papiers et de journaux qui couvre la table :)* Voilà... *(Il tire la ficelle de dessous les papiers, y fait un nœud, et passe la tête du cheval dans le nœud.)* Voilà !...

Karl Marx. — Non, non, pas comme ça ! Ce n'est pas un vrai cheval, Godson ! Il faut attacher la ficelle à une patte de devant... Laissez-moi faire, je m'y connais... Et voilà... *(Il pose le cheval par terre sur ses quatre roues, et par le bout de la ficelle le traîne sur le parquet ; en manches de chemise et en pantoufles, son haut de forme sur la tête, les yeux brillants, traînant un petit cheval de bois par le bout d'un fil, il emplit la pièce de la chaleur de sa joie puérile.)* Regardez, regardez, Godson ! C'est magnifique un cheval de bois !

Godson, *suivant à petits pas le cheval qui roule sur le parquet.* — Le petit Mush sera enchanté, monsieur Marx !

Karl Marx. — Vous pouvez ne pas me croire, Godson, mais aujourd'hui encore un cheval de bois c'est mon rêve ! *(Il traîne derrière lui le petit cheval à travers la pièce. Soudain, il s'arrête et crie d'une voix rauque, serrant les poings :)* Savez-vous pourquoi, Godson, savez-vous pourquoi je ne suis pas capable de nourrir mes enfants ? Parce que j'ai choisi de combattre la société plutôt que de la servir ! C'est la misère bourgeoise qui tue mes enfants un à un, mais c'est moi le coupable, moi !

Godson, *à voix basse, les yeux étincelants.* — Coupable ! Quel mot merveilleux, monsieur Marx !

Karl Marx. — Si j'étais ce qu'on appelle un bon père de famille il y a longtemps que j'aurais courbé la tête, que je me serais plié à la loi du capital, je serais aujourd'hui un respectable bourgeois ! Ma femme et mes enfants auraient de quoi

manger ; et ils crèvent de faim ! Un assassin, voilà ce que je suis !

GODSON, *tournant, épouvanté, autour de Karl.* — Non, non, monsieur Marx ! Ne dites pas cela ! Ne dites pas cela !

KARL MARX, *montrant ses deux mains.* — J'ai les mains pourries, Godson, vous l'avez dit vous-même. Je touche à mes enfants et ils pourrissent. Je les caresse et ils pourrissent ! La faim, c'est cette peste que j'ai dans ma peau !

GODSON. — Non, monsieur Marx ! Ne dites pas cela ! Ne dites pas cela !

KARL MARX, *se laissant tomber dans son fauteuil.* — Excusez-moi, Godson... Il y a des moments... Un assassin, mais pas un lâche. Je ne plierai jamais la tête, je ne me vendrai jamais : dussè-je voir mourir mes enfants un à un dans les bras de leur mère !

GODSON, *à voix basse.* — Vous n'êtes pas coupable... Qu'importe si vos enfants meurent, puisque leur vie est le prix dont vous payez la liberté des hommes ? Mais... êtes-vous sûr que la vie de vos enfants en est le juste prix ?

KARL MARX. — Ma cause est juste, Godson.

GODSON. — Oui, elle est juste... Mais... si elle ne l'était pas ?

KARL MARX. — Elle est juste.

GODSON. — Vous ne doutez jamais de vous-même ?

KARL MARX. — Si je doutais de moi, ne fût-ce qu'un seul instant, de quel droit ?... Laissons cela, Godson !

GODSON. — Ce qui sauve les hommes ce n'est pas la foi, c'est le doute. Une foi aveugle n'est qu'orgueil, que faiblesse, que peur... Vous avez peur du doute. N'avez-vous jamais songé que la mort de vos enfants est peut-être une chance que Dieu vous donne ?

KARL MARX. — Une chance ? Vous voulez dire un prétexte !

GODSON. — Le prétexte n'est qu'un petit jeu des hommes. La chance vient de Dieu.

KARL MARX. — Une embûche ! Pour me faire tomber à genoux ! Ha ! ha ! ha ! Comme si la mort de mes enfants pouvait faire de moi un traître, un lâche, un bourgeois !

GODSON. — Comprenez-moi ! Comprenez-moi ! Il ne s'agit pas seulement de vos enfants, il s'agit de tous les innocents de la terre. Si un jour, parmi tous les hommes que la révolution broie sur son chemin, vous reconnaissez le visage d'une victime innocente, même d'une seule, que ferez-vous ?

KARL MARX. — Je poursuivrai mon chemin.

GODSON. — Ne savez-vous pas que Dieu vous demande compte *déjà*, à tout instant, de chaque goutte de sang que vous ferez couler ? Ne savez-vous pas que Dieu vous punit *déjà*, dans vos enfants ? Si votre petit Mush mourait...

KARL MARX. — Je le vengerais ! Je vengerais tous les enfants pauvres du monde, toutes les innocentes victimes de la misère bourgeoise !

GODSON. — Oh ! comprenez-moi, tâchez de me comprendre ! Si le petit Mush mourait, offrez son sacrifice à Dieu, pliez la tête devant la justice de Dieu. Ne répandez pas le sang de votre enfant sur la tête des innocents !

KARL MARX. — Offrir à Dieu mon enfant mort ? Est-ce qu'il se nourrit de petits cadavres, votre Dieu ?

GODSON, *à voix basse.* — Oui, Dieu se nourrit de cadavres.

KARL MARX. — Je lui en donnerai, des cadavres ! Par milliers ! Il aura de quoi bouffer, votre Dieu !

GODSON. — Vous osez dire cela, vous, Karl Marx ? Vous, un homme honnête et bon ? Et votre amour pour les hommes ?

KARL MARX. — Une révolution ne s'arrête pas pour juger les morts ni pour les compter ! On fera les comptes après !

GODSON, *d'une voix très humble.* — Si votre petit Mush mourait ?...

KARL MARX, *sur un ton de défi.* — Eh bien ?

GODSON. — ... si votre enfant mourait, et soudain votre conscience vous criait : « Tu as sacrifié ton enfant à une cause injuste ? » ... Que feriez-vous ? Jetteriez-vous son petit cadavre aux ordures ?

KARL MARX, *fermant les yeux et se passant la main sur le front.* — Quel mot cruel !

GODSON. — Vous devriez le jeter aux ordures ! Ce ne serait qu'un cadavre inutile.... comme il y en a tant d'autres dans le monde, comme il y en aura par milliers dans l'heureux monde de demain... A quoi cela peut-il servir, un cadavre inutile ? Il n'y a rien de plus stupide ! Un rat crevé !

KARL MARX, *les yeux fermés, à voix basse.* — Pourquoi me dites-vous cela ?

GODSON. — Pourquoi ? Mais la loi de la révolution, c'est de jeter les cadavres inutiles aux ordures ! Pour qu'ils ne viennent pas témoigner, un jour, que la révolution s'est trompée, qu'ils sont morts inutilement... par erreur... sait-on jamais ? Et alors à l'égoût, aux ordures, ces témoins encombrants !

KARL MARX, *à voix basse.* — Taisez-vous !

GODSON. — Mais oui, c'est la loi de la révolution : à l'égoût les cadavres inutiles ! Ha ! ha ! ha ! Ça finira comme ça, ce bain de sang dont vous parlez toujours dans vos lettres à votre ami Engels ! Vous l'appelez le « passage de la mer Rouge », ce bain de sang ! Avouez que c'est drôle ! La révolution ne peut se tromper ! Elle ne peut pas admettre qu'elle s'est trompée ! Et alors aux ordures ! Et l'on recommence ! Avouez-le ! Vous le jetterez aux ordures, votre petit Mush !

KARL MARX, *frappant de son poing sur la table.* — Taisez-vous !

L'Inconnu paraît sur le seuil de la porte : trapu, les jambes un peu arquées, habillé de noir, ganté de noir, une canne à pommeau d'or à la main, le front couvert d'un haut de forme noir, une écharpe noire roulée autour du cou, lui cachant le visage jusqu'aux yeux. Il s'avance lentement et demeure quelques instants immobile au milieu de la pièce. Godson se lève, comme effrayé par la vue de l'Inconnu, et recule vers la fenêtre.

L'INCONNU. — Monsieur Karl Marx ?

KARL MARX, *se retourne et, après avoir contemplé un instant l'Inconnu, lui dit, sur un ton brusque.* — Que désirez-vous de moi, monsieur ?

L'INCONNU, *ôtant d'un geste solennel son chapeau, qu'il tient suspendu en l'air et qu'il remet ensuite, lentement.* — Excusez-moi de vous déranger, monsieur Marx, il s'agit d'une affaire

d'extrême importance. *(Tendant un billet à Karl Marx :)* Veuillez lire, je vous prie, ces quelques mots de Charles Dickens, le grand écrivain qui honore l'Angleterre par son génie, la France par son amitié, l'humanité par son cœur ?

KARL MARX. — Si vous venez chez moi au nom de Charles Dickens, soyez le bienvenu, monsieur. Je ne connais pas d'âme plus noble ni d'ami plus loyal.

Il lit le billet.

L'INCONNU. — Charles Dickens vous prie de ne pas me demander mon nom ; puis-je compter sur votre discrétion ?

KARL MARX, *s'inclinant.* — Quelle étrange question.

L'INCONNU, *désignant Godson du regard.* — Nous ne sommes pas seuls, monsieur Marx.

KARL MARX, *tournant la tête vers Godson.* — Nous sommes seuls, monsieur.

L'INCONNU. — Ce que je vais vous dire, monsieur Marx, est matière délicate. Cela m'oblige à quelques précautions. Si ma présence à Londres, chez vous, était connue à Paris, elle aurait de graves conséquences pour ceux au nom desquels je viens vous parler. Permettez donc que je garde le front couvert. Le chapeau est le masque du front.

KARL MARX. — Gardez votre chapeau par prudence, je garderai le mien par politesse.

L'INCONNU, *ouvrant les bras et faisant un pas vers Karl Marx.* — Je suis le messager de la liberté. Par moi, la France vous tend les bras.

KARL MARX, *faisant un pas en arrière.* — Le geste suffit, monsieur.

L'INCONNU. — J'arrive de France, monsieur Marx. Quand j'ai quitté Paris, hier, les rues étaient désertes. La troupe campait aux carrefours. Les fenêtres et les portes des maisons étaient fermées. Un silence lugubre pesait sur la ville. Cependant, dans les salons dorés de l'Elysée, le tyran riait !

KARL MARX. — Quel mal y a-t-il à cela, monsieur ?

L'INCONNU. — Lorsque les tyrans rient, la liberté pleure.

KARL MARX. — C'est tout naturel, monsieur ; qu'y voyez-vous d'extraordinaire ?

L'INCONNU. — Depuis deux jours, dans chaque maison de France il y a une famille en deuil.

KARL MARX. — Diable ! Et pour quelle raison ?

L'INCONNU. — La République est en danger, monsieur Marx !

KARL MARX. — Ha ! ha ! ha ! Votre sale République n'est plus en danger, monsieur, elle est morte.

L'INCONNU. — Et vous riez ?

KARL MARX. — Je ris. Cela vous étonne, monsieur ?

L'INCONNU. — Je suis venu à Londres pour défendre la cause de la France. J'ai vu en secret quelques ministres, j'ai demandé en vain le secours de la généreuse Angleterre. Rirez-vous encore quand vous saurez que l'Angleterre abandonne la liberté française aux mains de l'usurpateur ? La France est trahie, monsieur Marx !

KARL MARX. — Elle en a l'habitude, monsieur !

L'INCONNU. — Qu'est-il devenu, ce peuple parisien si héroïque, si prompt à prendre les armes contre les tyrans ? Dans les bistrots du faubourg Saint-Antoine, les ouvriers jouent aux cartes. C'est la première fois, dans toute l'histoire de la France, que le peuple parisien trahit la cause de la liberté.

KARL MARX. — Ce ne sera pas la dernière. Le peuple ne lutte pas pour la liberté, mais pour le pouvoir. Dites à vos amis de Paris que le prolétariat ne se mêlera plus, dorénavant, aux luttes intestines de la société capitaliste.

Engels à ce moment entre dans le vestibule.

L'INCONNU. — Le prolétariat français se fera-t-il le complice de la tyrannie ?

KARL MARX. — Le prolétariat, monsieur, n'est ni le complice de la tyrannie ni le complice de la liberté !

L'INCONNU. — Complice de la liberté ? Qu'entendez-vous par là, monsieur Marx ?

KARL MARX. — Le complice de la tyrannie capitaliste, monsieur, c'est la liberté bourgeoise.

L'INCONNU. — Quelle ingratitude, monsieur Marx ! Le peuple doit tout à la liberté, et vous la traînez maintenant dans la boue sous le prétexte qu'elle est bourgeoise !

KARL MARX. — Nous n'aimons pas la liberté en livrée !

L'INCONNU. — C'est la couleur de la livrée que vous n'aimez pas, monsieur Marx : avouez que si elle était rouge vous l'aimeriez ?

KARL MARX. — Sommes-nous des laquais, monsieur, pour nous disputer à propos de la couleur de nos livrées ?

L'INCONNU. — La couleur de nos livrées c'est là le problème le plus important du monde moderne, Hélas !

Engels entre et reste au fond.

KARL MARX. — Le prolétariat ne connaît pas ce problème, monsieur.

L'INCONNU. — Mais naturellement ce n'est qu'un problème bourgeois !... Vous avez oublié que c'est la bourgeoisie qui a renversé la monarchie féodale et élevé le peuple au trône de Saint-Louis.

KARL MARX. — Le peuple ! Qu'a-t-elle donné au peuple français votre révolution bourgeoise ?

L'INCONNU. — La liberté, monsieur !

ENGELS, *s'avançant au milieu de la pièce.* — La bourgeoisie a commis une très grave imprudence, monsieur !

KARL MARX. — Ah ! te voilà, mon vieux Fritz !... Ne craignez rien, monsieur. Mon ami Friedrich Engels est un homme d'honneur...

L'INCONNU, *reculant d'un pas.* — Friedrich Engels !

Il ôte son chapeau d'un geste solennel.

ENGELS, *ôtant son chapeau.* — Vous avez commis une bien grave imprudence, monsieur ! Vous avez lâché la meute stupide et féroce des grands mots, des vérités faciles et des mensonges sublimes, et maintenant cette meute vous poursuit et vous déchire. Quel démon vous a poussé, monsieur, à réveiller dans le peuple l'instinct de la liberté ?

L'INCONNU. — Vous nous le reprochez, vous ?

KARL MARX. — Nous vous en remercions, monsieur.

ENGELS. — Nous ne sommes pas des ingrats... Laissez-nous rire, monsieur !

L'INCONNU. — Ah ! oui, laissez-moi rire aussi ! Que vous êtes bêtes !

ENGELS. — Pourquoi avez-vous promis au

peuple la couronne de Saint-Louis ? Quelle imprudence, monsieur ! Le peuple exige aujourd'hui que vous teniez vos promesses.

L'INCONNU. — Nous les avons tenues, monsieur. Le peuple est roi.

KARL MARX. — Mais la liberté n'est pas reine.

L'INCONNU. — Nous avons frayé au peuple le chemin de la liberté.

KARL MARX. — Souffrez donc que le peuple le parcoure jusqu'au bout.

L'INCONNU. — Au lieu de suivre le chemin de la liberté le peuple suit le chemin de l'anarchie.

ENGELS. — Le chemin de la liberté ne mène pas à l'anarchie, mais à la dictature.

L'INCONNU. — Veuillez m'excuser. J'oubliais que votre liberté s'appelle dictature du prolétariat.

KARL MARX. — Dictature du prolétariat, monsieur, est la traduction communiste du mot liberté.

L'INCONNU. — Vous avez de l'esprit, monsieur Marx.

KARL MARX. — Vous croyez vraiment que je fais de l'esprit ?

ENGELS. — Mon ami Karl Marx parle très sérieusement.

L'INCONNU. — Nous vivons dans un temps, monsieur, où la langue française, la langue de Corneille, de Racine et de La Fontaine est devenue à peu près incompréhensible. Je dis liberté, vous entendez dictature ; je dis dictature, vous entendez liberté.

KARL MARX. — La révolution portera remède à tout : nous parlerons tous le même langage.

L'INCONNU. — Hélas ! Que deviendra-t-elle, la France, monsieur Marx, entre vos mains ?

ENGELS. — Qu'est-elle devenue entre les vôtres ?

L'INCONNU. — Pourquoi vous acharnez-vous à semer la discorde, à prêcher la violence, à enseigner au peuple à mépriser tout ce qui est français, à faire de la France le pays de la haine ? La France est la patrie de l'homme, monsieur, un pays fait à la mesure de l'homme. Et vous voulez briser cette harmonie, cet équilibre, cette merveilleuse correspondance entre les hommes et la nature, entre les Français et la France. La France est l'alouette du matin ; ce cri d'amour et d'espoir dans le ciel du monde, pourquoi voulez-vous le muer en un cri de douleur, de haine et de vengeance ?

ENGELS. — Quels beaux alexandrins, monsieur !

KARL MARX. — Vous êtes poète, monsieur. Pardonnez-moi si je ne parle qu'en prose, hélas !... Le peuple, de quoi est-il coupable ? C'est vous, les bourgeois, qui, par vos luttes intestines, ruinez votre pays. Le peuple n'est pas responsable des misères de la France. Voyez, monsieur. *(Il ôte son chapeau et le tient suspendu en l'air, à bout de bras.)* Je vais vous le montrer ; mettez, je vous prie, votre chapeau sur le mien.

L'INCONNU, *surpris, hésitant.* — Mais... monsieur Marx...

KARL MARX. — Ne craignez pas de vous compromettre, monsieur, vous pouvez vous fier à notre discrétion !

L'INCONNU, *ôtant son chapeau et le maintenant, le bras tendu, sur le chapeau de Karl Marx.* — Comme ça ?

KARL MARX. — Oui, comme ça. Et toi, Fritz, mets ton chapeau sur celui de Monsieur. Voilà. *(Les trois hommes font face à la scène : Karl Marx au milieu, l'Inconnu à sa droite, Friedrich Engels à sa gauche.)* Mon chapeau est le prolétariat. Le vôtre, monsieur, c'est la République. Ton chapeau, Fritz, c'est la Monarchie. Suivez maintenant avec beaucoup d'attention. Quand je prononcerai le mot « République », vous placerez rapidement votre chapeau sur celui de notre ami Engels. Et toi, Fritz, quand je prononcerai le mot « Monarchie », tu placeras rapidement ton chapeau sur celui de Monsieur. Attention !... Nous sommes dans les dernières années du règne de Louis XVI. La monarchie est en pleine décadence, la révolution gronde dans les esprits. Comme vous voyez, monsieur, l'aristocratie coiffe la bourgeoisie, laquelle coiffe le prolétariat. Attention ! 1789 ! République ! *(L'Inconnu place rapidement son chapeau sur celui de Friedrich Engels.)* J'entends le pas de Bonaparte Premier Consul, de Napoléon Empereur : monarchie ! *(Friedrich place son chapeau sur celui de l'Inconnu.)* Ile d'Elbe ! *(L'Inconnu place rapidement son chapeau sur celui de Friedrich Engels.)* Non, monsieur, vous vous trompez. L'île d'Elbe, c'est toujours la Monarchie, c'est le retour de Louis XVIII. Rien n'est changé en France, il n'y a qu'un empereur de moins, et un roi de plus. Revenez donc à votre place, monsieur. Attention ! Les Cent Jours ! *(L'Inconnu et Friedrich Engels changent en même temps de place leurs chapeaux qui se heurtent dans l'air, chacun d'eux s'empressant de mettre son chapeau sur celui de Karl Marx.)* Mais non, mais non, messieurs ! Les Cent Jours, ce n'est pas la République, c'est encore la Monarchie ! Rien de changé ! Il n'y a qu'un Français de moins. Revenez à vos places, messieurs ! Attention ! Waterloo, Sainte-Hélène ! C'est Napoléon qui s'en va, c'est Louis XVIII qui revient. Attention ! Louis XVIII meurt. Charles X monte au pouvoir. *(L'Inconnu et Friedrich Engels font un mouvement avec leurs chapeaux.)* Ne bougez pas ! Juillet 1830 : Louis-Philippe... Ne bougez pas... Février 1848 : République ! *(L'Inconnu place rapidement son chapeau sur celui de Friedrich Engels.)* 2 décembre 1851 ! Louis-Napoléon ! Coup d'Etat ! Dictature ! Ha ! Ha ! Ha !

Friedrich Engels place rapidement son chapeau sur celui de l'Inconnu.

L'INCONNU. — La dictature de Louis-Napoléon, monsieur Engels, n'est pas la Monarchie.

ENGELS. — Je suis là, monsieur, et j'y reste ! Je serai empereur des Français.

KARL MARX. — Mais oui, vous l'aurez votre Louis-Napoléon, empereur des Français. Vous plierez tous le dos et le peuple rira de vous, messieurs les révolutionnaires bourgeois.

L'INCONNU. — La République française n'est pas encore morte.

ENGELS. — Ce ne sera pas vous qui m'empêcherez de monter sur le trône des Bonaparte !

KARL MARX. — Allons, allons, ne vous disputez pas ! Cela n'en vaut pas la peine. Combien de fois, depuis 1789, vos deux chapeaux ont-ils changé de place ? Voilà la cause des misères de la France ! Comme vous avez vu, le mien n'a pas bougé. Le prolétariat est toujours là, courbé sous l'esclavage de vos deux chapeaux... Mais le jour viendra... Voilà, monsieur, ce qui arrivera un jour ! *(Il place rapidement son chapeau sur les deux autres et, ce faisant, il les envoie d'un choc violent rouler sur le parquet.)* La voilà la vraie République ! La dictature du prolétariat ! Ha ! Ha ! Ha !

ENGELS. — Ha ! Ha ! Ha !

L'INCONNU, *reculant d'un pas.* — Monsieur Marx !...

GODSON, *se détache de la fenêtre, s'avance rapidement au milieu de la pièce et, ramassant les deux chapeaux.* — Messieurs... Messieurs...

L'INCONNU, *repoussant du geste le chapeau.* — Ce n'est pas le mien, monsieur.

GODSON, *lui tendant l'autre chapeau.* — Veuillez m'excuser, monsieur... Voilà votre chapeau, monsieur Engels... *(Se tournant vers l'Inconnu :)* Ce n'est qu'un jeu, monsieur... Ce n'est qu'un jeu...

KARL MARX. — De quoi vous mêlez-vous, Godson ?

GODSON, *humblement.* — Ce n'était qu'un jeu, n'est-ce pas, monsieur Marx ?

KARL MARX. — Qu'en savez-vous, Godson ?

GODSON. — Oui, c'est vrai... Sait-on jamais, monsieur Marx ?

Lentement il recule et va s'appuyer au mur près de la fenêtre.

L'INCONNU. — Non, cela ne finira pas comme ça, monsieur Marx ! Vous ne réussirez pas à tuer dans le cœur du peuple français l'amour pour la patrie ! Malgré nos fautes, malgré nos crimes, la France ne mourra pas.

KARL MARX. — Vous croyez donc que la France est immortelle ? Avant 1789 aussi, elle était immortelle.

L'INCONNU. — Avant 1789, la France était immortelle, mais morte. Aujourd'hui, elle est mortelle, mais vivante !

KARL MARX. — Votre réponse est trop belle, monsieur. Mais elle me plaît.

L'INCONNU. — Vos cruels sarcasmes, votre insolence, monsieur Marx... en êtes-vous fier vraiment ? *(Sur un ton plein de dignité et d'amertume :)* Le peuple français est orgueilleux, ne l'oubliez pas ! Il n'y a rien au monde de plus orgueilleux et de plus brave que la nation française. Il se peut que depuis quelque temps, trahie par la fortune, elle ait courbé la tête sous les malheurs immérités. Il se peut que, trompée par son orgueil, blessée par son espoir même, elle ne voie de salut pour la France que dans la révolution. Mais n'abusez pas de son instant de faiblesse, ne profitez pas de ses malheurs pour l'humilier. Elle pourrait perdre patience et la colère française est terrible. Nous n'avons plus rien à nous dire, j'espère. Adieu, monsieur Marx.

ENGELS. — Permettez-moi de vous accompagner, monsieur. Je dois me rendre chez notre ami Ernest Jones. Nous ferons un bout de chemin ensemble.

L'INCONNU. — Jusqu'au coin de la rue, monsieur Engels. Pas plus loin. *(Otant lentement son chapeau.)* Adieu, monsieur Marx.

Il sort suivi par Friedrich Engels. Karl Marx ôte lentement son chapeau, qu'il tient soulevé pendant quelques instants, fixant la porte par laquelle l'Inconnu vient de sortir. Puis il se retourne et lentement s'approche de la table, sur laquelle il pose son chapeau : il demeure debout près de la table, la tête baissée, et, après un long moment, il lève le visage vers Godson, qui, le dos appuyé au mur, près de la fenêtre, le regarde en silence.

KARL MARX. — Avez-vous compris qui c'était, Godson ? C'était...

JENNY, *entre doucement, quelque chose d'égaré dans ses gestes, dans son regard, dans sa voix.* — Karl !

Elle laisse tomber la tête sur l'épaule de Karl Marx, les yeux fermés, les lèvres serrées.

KARL MARX. — Jenny ! Jenny ! Qu'as-tu, Jenny ?

JENNY. — Je n'en peux plus, Karl.

KARL MARX. — Comment t'aider, Jenny ?

JENNY. — Ce n'est rien, Karl. Excuse-moi, ce n'est rien... *(Avec un effort visible, elle se redresse, et passant sa main sur son front :)* Godson...

GODSON, *sursautant à la voix de Jenny et se détachant vivement de la fenêtre.* — Madame Jenny ?

JENNY. — Vous savez où habite le médecin, n'est-ce pas, Godson ?

GODSON, *d'un air empressé.* — Oui, madame Jenny. Voulez-vous que j'aille l'appeler ?

JENNY. — Oui, Godson, merci.

GODSON. — Je... je vais... je vais l'appeler...

Il va vers la porte, n'arrive pas à l'ouvrir, sa main glisse sur la poignée, enfin il sort en hâte, se cognant contre la porte.

KARL MARX. — Tu ne peux pas continuer comme ça, Jenny. Il faut rappeler Lène.

JENNY. — Ne te soucie pas de moi, Karl. Je suis tout à fait bien maintenant.

KARL MARX, *presque humblement, la prenant dans ses bras.* — Pardonne-moi, Jenny.

JENNY. — Ne trouble pas mon angoisse, Karl. Ne pèse pas toi aussi sur mon cœur. Ce n'est pas ta faute, tu le sais bien.

KARL MARX. — Qu'ai-je fait de toi, ma pauvre Jenny ?

JENNY. — T'ai-je jamais fait des reproches, Karl ?

KARL MARX. — Ce n'est pas cela que je croyais te donner quand je t'ai offert ma vie. Tu es venue à moi confiante, heureuse, pleine d'innocence et d'espoir. J'ai fait de toi une servante, un pauvre être qui peine, qui souffre, qui pleure... *(Avec un rire amer :)* La servante d'un malheureux exilé, d'un pauvre meneur de révolution qui n'est même pas capable de nourrir sa femme et ses enfants ! Voilà ce que j'ai fait de toi, Jenny !

JENNY, *plongeant dans ses yeux un regard mêlé de prière et de défi.* — Oui, tu as fait de moi une femme malheureuse. Je ne te le reproche pas, Karl. Une mère malheureuse... Je ne t'en accuse pas. C'était ton droit. C'était mon devoir. J'étais trop jeune pour savoir ce qui m'attendait. Tu m'avais dit : « Tu souffriras. » Qu'est-ce souffrir, pour une jeune femme heureuse ? Que signifie ce mot, souffrir, pour une femme amoureuse ? J'espérais que la cause de la liberté des hommes n'aurait demandé de sacrifices qu'à moi. Et c'est à mes enfants qu'elle fait payer le prix de mon pauvre bonheur.

KARL MARX. — Je t'ai trompée, Jenny.

JENNY. — Ce n'est pas toi qui m'as trompée. C'est mon innocence. L'innocence est plus qu'un péché, c'est un crime que toute jeune femme expie dans les larmes de ses enfants. Ne te chagrine pas pour moi, Karl, laisse-moi accomplir mon devoir jusqu'au bout. Lorsque tu nous entends pleurer, moi et tes enfants, bouche tes oreilles, Karl.

Lorsque tu rencontres nos visages pâles et que tu vois nos larmes couler sur nos joues, ferme les yeux, Karl.

KARL MARX. — Je suis coupable, Jenny. Ne me nie pas le droit de me sentir coupable.

JENNY. — Tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme, Karl. Une femme n'est pas l'image de soi-même, ni celle de ses enfants, ni du courage, de la volonté, de l'orgueil de l'homme. Elle n'est que l'image des maladies de l'homme. Elle prend sur elle tout ce qui dans l'homme est faiblesse, peur, doute, désespoir. Elle délivre l'homme de tout ce qui l'empêche d'être fort, courageux, seul. J'ai pris sur moi tout ce que tes épaules sont trop faibles pour supporter. Que serais-je, que serions-nous, tes enfants et moi, si tu nous défendais de plier sous le poids de notre amour, de notre sacrifice ? Que serais-je auprès de toi, Karl, si je n'étais pas ta servante ?

KARL MARX. — Tu me haïras un jour.

JENNY. — Le temps est passé où je pouvais encore te haïr, Karl. C'était le temps où tu n'avais pas encore besoin de moi, ni de tes enfants. Aujourd'hui tu as besoin de nous. Tout est contre toi. Un à un, tes amis te lâchent. La révolution te trahit. Tu seras seul un jour, abandonné par tous. Tes enfants et moi, nous serons seuls à souffrir, à espérer auprès de toi. La force de l'homme, ce sont les larmes et les souffrances des êtres aimés.

KARL MARX. — Comment puis-je t'aider, Jenny ? Je n'ai peut-être qu'un moyen de t'aider, toi et mes enfants : plier la tête, renoncer à la lutte. De toutes parts, pour m'asservir, le capital m'offre du travail. Ce n'est qu'en devenant un esclave du capital que je pourrais nourrir mes enfants. *(Avec un rire douloureux :)* Je vais leur montrer à tous si je ne suis pas un bon père de famille !

JENNY. — Toi, un lâche !

KARL MARX. — Ah ! ce mot sur tes lèvres, Jenny !

JENNY. — Tous nos sacrifices, toutes nos larmes, alors, à quoi bon, Karl ? Pour que tu nous trahisses, tes enfants et moi ? A quoi bon la mort du petit Guido ? A quoi bon les souffrances de Francisca et la lente agonie du petit Mush ? Si je t'apportais dans mes bras le pauvre Mush...

KARL MARX. — Tais-toi, Jenny !

JENNY. — Si je t'apportais dans mes bras ton enfant mort, si je te disais : « Voilà ton petit Mush, Karl », aurais-tu le courage de renier le sacrifice de ton enfant ?

KARL MARX. — Tais-toi !

JENNY. — Ce n'est pas seulement l'amour qui me lie à toi, Karl. Ni le souvenir de mes rêves d'enfant. Je suis ta complice. Les souffrances de nos enfants, ce n'est pas toi qui me les donnes, c'est moi qui les accepte, qui les exige. Si je ne suis pas assez forte pour te suivre, ne te retourne même pas. Dussè-je me traîner après toi, mon dernier enfant agonisant attaché à ma poitrine, je ne me plaindrai pas.

KARL MARX, *la prenant dans ses bras.* — Jenny !

Ils demeurent un long moment enlacés, et, peu à peu, une clameur lointaine grandit, s'approchant lentement.

JENNY, *se détachant de Karl Marx.* — Ecoute !

Toute tremblante, saisie d'une crainte subite, elle regarde en direction de la fenêtre.

GODSON, *entrant vivement, suivi du médecin.* — Monsieur Marx ! Monsieur Marx !

JENNY. — Qu'y a-t-il, Godson ?

GODSON. — Elles viennent ici, madame Jenny, elles vont venir !

KARL MARX. — Qui, elles ?

GODSON. — Toutes les femmes de Churchstreet, les femmes des émigrés français !

JENNY. — Fermez la porte, Godson.

LE DOCTEUR. — Soyez tranquille, Jenny. La police est sûrement déjà là. Elle ne les laissera pas monter.

KARL MARX. — Non, ne fermez pas la porte, Godson. Qu'elles montent, si elles ont quelque chose à me dire. Ce ne sont que de pauvres femmes.

JENNY, *avec mépris.* — De pauvres femmes ?... Venez, docteur.

Elle sort vivement, suivie du Docteur.

KARL MARX. — Que me veulent-elles, Godson ?

GODSON. — Vous humilier, monsieur Marx.

KARL MARX. — M'humilier ? Et c'est en lançant contre moi le bataillon sacré des femmes que tous ces petits bourgeois de la révolution prétendent m'humilier ? Ouvrez la porte, Godson.

GODSON. — Il faut s'attendre à tout, monsieur Marx. Ce sont des femmes déchaînées.

KARL MARX. — Ce sont des Françaises, Godson. Les Françaises sont toujours aimables, même quand elles vous engueulent...

GODSON. — Celles-là ne sont pas très aimables, monsieur Marx.

KARL MARX. — Ah ! Et comment le savez-vous ?

GODSON. — Par les cris qu'elles poussent dans la rue. Ecoutez.

KARL MARX. — Elles m'insultent ? Vraiment ?

GODSON. — Oui, monsieur Marx.

KARL MARX. — Traître, vendu ! C'est cela ?

GODSON. — Oui, c'est cela.

KARL MARX. — C'est tout ?

GODSON. — Non, ce n'est pas tout. Elles ont un autre mot à la bouche.

KARL MARX. — Quel mot ?

GODSON. — Le mot « lâche ».

KARL MARX, *avec un rire douloureux.* — Lâche !... Non, pas un lâche. Pas ce mot, Godson. On m'a cent fois déjà lancé à la figure les mots « vendu » et « traître », mais jamais encore celui de lâche.

LE POLICEMAN, *ouvrant la porte, debout sur le seuil.* — Mr. Marx.

KARL MARX. — Vous désirez me parler ?

LE POLICEMAN. — Ce n'est pas moi qui désire vous parler, Mr. Marx, mais trois charmantes demoiselles. Dois-je les faire entrer ?

GODSON. — Il y a un enfant malade dans la maison, gentleman.

LE POLICEMAN. — C'est ce que je leur ai dit. Mais vous savez comment sont les femmes ! Et les Françaises, en plus ?

KARL MARX. — Attendez un instant que je passe ma redingote. Il n'est pas correct de recevoir les dames en manches de chemise.

LE POLICEMAN. — Oh ! non ! les femmes n'aiment pas ça.

KARL MARX, *il s'assoit dans un fauteuil pour*

chausser ses souliers. — Les dames d'en bas sont très fâchées contre moi, officier ?

LE POLICEMAN. — Passablement !

KARL MARX, *cherchant des yeux autour de la chambre.* — Où diable ai-je fourré ma redingote ?

GODSON. — Vous l'avez mise cette nuit comme couverture sur les pieds. Elle doit avoir glissé derrière le lit.

KARL MARX, *cherchant entre le divan et le mur.* — En effet, la voici. Mais pour ressembler à un vrai gentleman je n'ai qu'à mettre mon chapeau. Voulez-vous laisser monter ces dames, officier ?

LE POLICEMAN. — Oui, monsieur. *(Il sort, puis revenant et paraissant de dos :)* Doucement, doucement, ladies. *(Se retournant :)* Voilà les dames que vous attendez, Mr. Marx.

Il s'efface et laisse passer Mme Lucienne Dubois, coiffeuse dans Queens Road, Georgette Duval, fleuriste à Covent Garden, et Denise Dupont, danseuse dans un petit théâtre de King's Road, suivies de Mme Bertaud. Elles sont habillées à la française, avec des robes d'une élégance voyante et défraîchie. Lucienne et Georgette, brunes ; Denise, blonde ; trois Manet avant la lettre. Lucienne, Georgette, Denise, entrent d'un air arrogant, le nez en bataille, mais après quelques pas s'arrêtent, intimidées par l'aspect imposant de Karl Marx, debout au milieu de la pièce, son haut de forme planté sur la tête, les jambes un peu écartées.

LUCIENNE, GEORGETTE, DENISE, *ensemble.* — Bonjour, monsieur Marx.

Karl Marx ôte d'un geste solennel son chapeau, qu'il replace ensuite sur sa tête.

Mme BERTAUD, *se tenant un peu à l'écart des trois jeunes femmes.* — Bonjour, monsieur Marx.

KARL MARX, *surpris, d'un ton de reproche.* — Comment, vous aussi, madame Bertaud ?

Mme BERTAUD, *un peu piquée.* — Moi aussi ? Je suis la femme d'un émigré français, tout comme ces trois dames. Elles hésitaient à monter, c'est moi qui leur ai montré le chemin. Ce sont de très braves filles, monsieur Marx.

LUCIENNE. — Braves filles ? Je n'aime pas ce mot-là, madame.

GEORGETTE, *les poings sur les hanches, se plaçant devant Mme Bertaud.* — T'en mêle pas, la bourgeoise !

Mme BERTAUD. — Bourgeoise, moi ? Vous entendez, monsieur Marx ? Elle m'appelle bourgeoise ! Moi qui ai fait le coup de feu sur les barricades en 1948 !

LUCIENNE. — Vous avez fini avec vos histoires de barricades ?

DENISE. — Nous ne sommes pas venues ici pour vous écouter, madame la marquise !

KARL MARX, *ôtant d'un geste large son haut de forme qu'il tient un instant suspendu en l'air, et qu'il replace ensuite sur sa tête.* — J'espère, mesdames, que vous n'êtes pas venues chez moi pour vous disputer entre vous. N'est-ce pas moi que vous êtes venues insulter ?

DENISE. — Nous ne sommes pas venues chez vous pour vous insulter, monsieur Marx.

KARL MARX. — Pourquoi êtes-vous donc ici, mesdames ?

LUCIENNE. — Nous en avons assez de Londres, monsieur ! Nous voulons rentrer à Paris !

GEORGETTE. — Pourquoi nous empêchez-vous de rentrer à Paris ?

DENISE. — Ce n'est pas gentil ce que vous avez fait, monsieur Marx !

LUCIENNE. — Vous voulez que nous mourions ici, dans cette sale ville ? C'est magnifique, votre révolution, monsieur Marx ! Mais c'est nous, les femmes, qui devons supporter tout le poids de vos sottises. J'avais un magasin de coiffure à Paris, rue Saint-Honoré. Et que suis-je devenue, à Londres ? Une pauvre gratteuse de tignasse qui se balade du matin au soir avec ses brosses et ses peignes dans ses poches ! *(Avec un profond mépris :)* Les Anglaises ne se coiffent même pas !

KARL MARX. — Elles sont pourtant bien coiffées !

LUCIENNE. — Non, monsieur Marx. Ce n'est qu'à Paris que les femmes se coiffent : ici, elles se peignent.

KARL MARX. — Je ne vois pas la différence !

LUCIENNE. — C'est que vous n'êtes pas du métier. Se coiffer et se peigner, ce n'est pas la même chose, monsieur Marx !

GEORGETTE. — Et vendre des fleurs à Paris, vous croyez que c'est la même chose que vendre des fleurs à Londres ? J'étais fleuriste à Paris, monsieur Marx, je vendais mes fleurs chez Tortoni, au théâtre des Italiens, tout le monde m'aimait et me respectait, on m'achetait des fleurs non pas pour mes beaux yeux, mais parce qu'à Paris les messieurs aiment les fleurs ! Et ici ? A Londres, une femme, une Française qui vend des fleurs dans les cafés n'est qu'une grue.

DENISE. — Moi aussi, monsieur Marx. J'ai deux enfants. Vous croyez peut-être que je danse à Covent Garden : je suis une petite danseuse dans un théâtre de rien du tout. Nous en avons assez d'être appelées de pauvres Françaises.

GEORGETTE. — Les étrangers sont ravis de pouvoir appeler les Français « les pauvres Français ». Ils ont fait tout leur possible pour y arriver. Et s'ils ne le peuvent pas par la guerre, ils y arrivent par la révolution !

KARL MARX. — C'est très amusant de vous entendre parler de révolution, mesdames. Les jolies femmes y comprennent bien peu.

GEORGETTE. — Et vous, monsieur Marx, est-ce que vous y comprenez quelque chose aux révolutions ?

KARL MARX, *ouvrant largement les bras et riant d'un rire plein de bonhomie.* — Moi ? Rien !

Mme BERTAUD. — Veuillez l'excuser, monsieur Marx, elle n'avait pas l'intention de vous offenser...

GEORGETTE. — De quoi vous mêlez-vous ? Qu'en savez-vous, vous, de ce qu'une pauvre femme d'émigré français est obligée de faire pour nourrir ses petits ? J'ai un bébé, madame, et... et... je vends des fleurs ! Ha ! Ha ! Ha ! Je vends des fleurs ! Vous comprenez ce que ça signifie vendre des fleurs à Londres ? Je veux rentrer à Paris, monsieur Marx, je veux rentrer à Paris !

LE DOCTEUR, *entre par la porte du milieu, sa petite valise à la main, s'arrête, contemple un instant Karl Marx, puis s'approche lentement de lui.* — Monsieur Marx !

Karl Marx se retourne et le regarde en silence. Le Docteur se penche vers son oreille et lui

dit quelques mots à voix basse. Karl Marx, lentement, ôte son haut de forme, très lentement, il baisse la main qui tient le chapeau, la faisant glisser le long du corps ; et soudain, comme si quelque ressort s'était brisé dans le bras, la main tombe. Le chapeau roule sur le parquet. Karl Marx demeure immobile, debout, comme foudroyé, la tête haute, les poings crispés. Lucienne, Georgette et Denise reculent lentement, en silence, le visage empreint de respect et de douleur. M^me^ Bertaud, faisant des signes aux trois jeunes femmes, s'éloigne sur la pointe des pieds et sort par la porte du milieu. Godson, qui pendant tout ce temps est resté debout près de la fenêtre, s'avance lentement vers Karl Marx ; il marche un peu courbé, la tête penchée en avant. Tout dans son attitude exprime une lassitude profonde. Le Docteur s'incline et, lentement, s'achemine vers la porte. Godson s'approche de Karl Marx, tend la main vers lui, hésite et retire sa main sans le toucher. Karl Marx tourne lentement la tête et le regarde, crispant les poings. Il demeure debout, sans même tourner la tête, tout son corps massif secoué par un tremblement horrible.

GODSON, *tout près de Karl Marx, à voix basse.* — Pleurez, monsieur Marx, oh ! pleurez ! C'est en ce moment ou jamais que vous acceptez d'être un homme juste... ou un assassin... *(Karl Marx lève les deux poings crispés, tremblants, comme s'il allait frapper Godson. Celui-ci est courbé devant Karl Marx et presque à genoux devant lui.)* Pourquoi voulez-vous me frapper, monsieur Marx ? Je me traîne à vos pieds, monsieur Marx... vous voyez... je n'ai pas honte de m'humilier devant vous... Car je sais que vous souffrez... que vous pleurez dans votre cœur... votre enfant mort... et tous les innocents que vous abandonnerez sur la route... *(Karl Marx laisse retomber le long de son corps ses deux poings, et rit d'un rire sec, cruel, désespéré. Godson se relève. D'une voix rauque, coupée d'un rire menaçant :)* Votre orgueil... votre force... votre courage... Ah !... que vous êtes beau ainsi !... Le front haut, le regard fier... Que vous êtes magnifique... Attendez... Il vous faut... quelque chose vous manque... Ah ! voilà ! *(Il remet le cheval de bois sur ses quatre roues, ramasse la ficelle attachée au pied du cheval et en fourre le bout dans le poing crispé de Karl Marx, puis il s'éloigne d'un pas pour jouir de l'effet.)* Ah ! que vous êtes beau ainsi... Attendez... Il vous manque encore quelque chose... *(Cherchant des yeux autour de lui :)* Ah ! oui... *(Il ramasse le chapeau de Karl Marx et le lui place sur la tête : puis il recule d'un pas pour contempler Karl Marx.)* Ah ! que vous êtes magnifique, monsieur Marx !... Magnifique ! Voilà un homme fort !

Karl Marx est là, debout, immobile, au milieu de la pièce. Fier et grotesque, le chapeau sur la tête, la ficelle du cheval de bois serrée dans le poing crispé ; à cet instant, une pierre, lancée de la rue, brise les vitres de la fenêtre et vient frapper Karl Marx dans le dos. Une clameur confuse monte de la rue.

GEORGETTE, *s'approche de la fenêtre, se penche en dehors et fait signe à la foule des femmes de se taire ; les huées redoublent de fureur ; elle crie, à voix basse, les deux mains près de la bouche.* — Le petit est mort ! *(Soudain le silence se fait dans la rue. Elle s'approche de Karl Marx et d'une voix humble, le visage mouillé de larmes :)* Pardonnez-leur, monsieur Marx. Elles aussi elles ont des enfants !

Karl Marx soulève lentement la main et caresse les cheveux de Georgette, qui demeure devant lui, la tête courbée sous cette main tâtonnante comme la main d'un aveugle.

JENNY *apparaît sur la porte du milieu. Elle marche d'un pas lent, les yeux fermés, le visage très pâle et dur. Pas une larme ne coule sur ses joues. Elle s'approche de Karl Marx, et d'une voix très douce.* — Karl... ton enfant... ton petit Mush...

Karl Marx se tourne vers Jenny et reste un instant immobile devant elle : on le voit de dos, trapu, les poings crispés, la tête enfoncée entre les épaules. Jenny, debout devant Karl Marx, le regarde dans les yeux, un merveilleux sourire sur ses lèvres tremblantes.

GODSON, *à voix basse.* — Jenny ! *(Jenny, entendant la voix de Godson, tressaille et tourne vers lui son visage pâle. Godson, d'une voix douce, qui peu à peu devient sévère, monte à un ton dur :)* ... Tombez à genoux...

KARL MARX. — Non, Jenny !

GODSON, *d'une voix claire et forte.* — A genoux, Jenny !

Jenny, lentement, sans détourner ses yeux du visage de Godson, s'agenouille.

KARL MARX, *se tournant soudain vers Godson, d'une voix rauque.* — Allez-vous-en, Godson !

GODSON. — Ayez pitié de vous ! Ayez pitié de vous !

KARL MARX. — Allez-vous-en !

GODSON. — Adieu, Marx !

Il se retourne et, lentement, s'achemine vers la porte avec une lourde lenteur dans les gestes, tout courbé en avant, les mains serrées contre la poitrine, le col de la redingote relevé.

JENNY. — Godson ! *(Godson, à ce cri, s'arrête, se tourne lentement et regarde Jenny de ses yeux étincelants.)* Ne m'abandonnez pas, Godson !

GODSON, *d'une voix très douce.* — Adieu, Jenny...

KARL MARX. — De quel droit, Godson... *(Godson, désormais près de la porte, se tourne, le visage plein d'espoir.)* ... de quel droit votre Dieu me frappe-t-il dans le dos ? Il assassine mes enfants dans les bras de leur mère... un à un... Pourquoi ? Qu'Il me frappe, moi, ici, en pleine poitrine, moi seul ! Mais qu'Il épargne mes enfants !... Et vous voudriez que je plie la tête devant Lui ?... Votre Dieu est un assassin !

GODSON. — Soyez fidèle à Celui qui ressuscite les morts et vous serez celui qui ressuscite les vivants... Ah ! vous pleurez ? *(Faisant quelques pas vers Karl Marx, d'une voix émue :)* Oh ! pleurez, Marx, pleurez ! L'avenir des hommes, le salut des hommes est dans les larmes...

KARL MARX. — Oui, je pleure ! Je n'ai pas

honte de pleurer !... Vous croyez peut-être que je pleure parce que je doute de moi ?... De la justice de ma cause ?... parce que mon enfant est là, étendu sur son petit lit... tout pâle ? *(D'une voix rauque et profonde, avec une sorte de rage impuissante :)* Non !... non !... non !... Je pleure parce que je sais que des milliers et des milliers d'hommes innocents... parce que je sais que c'est nécessaire... que je ne peux rien... rien... que tel est le sort des hommes... parce qu'il faut être sans pitié pour être libre un jour ! Qui êtes-vous pour oser me parler de pitié dans un monde sans pitié, d'espoir dans un monde sans espoir voué à la haine et à la misère ?

GODSON, *à voix basse.* — ... Votre conscience, Marx.

KARL MARX. — Ma conscience ?... La conscience des hommes ? Ha ! Ha ! Ha ! *(Otant son chapeau :)* Je la salue, ma conscience ! Je la salue, la conscience des hommes ! Je la salue jusqu'à terre ! *(Il jette son chapeau contre Godson.)* La conscience !...

Il enlace Jenny de son bras droit et s'en va vers la porte du milieu, le dos voûté, secoué d'un rire douloureux mêlé de larmes, traînant derrière lui par la ficelle le petit cheval de bois.

RIDEAU

DAS KAPITAL

devant la critique

LA première représentation de *Das Kapital*, au Théâtre de Paris, n'alla pas, on s'en souvient peut-être, sans susciter de vives réactions. La critique parisienne, en particulier, se montra d'une sévérité intransigeante. Ce fut au point que l'hebdomadaire *Aux Ecoutes* s'écria :

« Ah ! quel hallali ! Jamais cerf ne fut forcé avec autant d'allégresse. Le concert des cris de chasse est quasi unanime... Mais ces messieurs de la critique ont-ils raison ? »

Il apparut intéressant à *France-Illustration* d'inviter les abonnés et amis de son supplément à se faire une opinion par eux-mêmes en leur soumettant le texte de Curzio Malaparte en toute indépendance d'esprit.

Il faut noter d'ailleurs que peu après la « générale » des voix s'élevèrent de plus en plus nombreuses pour blâmer cette sévérité excessive, « alors que tant d'indulgence (poursuivait *Aux Ecoutes*) accueille tant de pièces indifférentes ! » Très impartialement, M. Thierry Maulnier écrivait dans *La Bataille :*

« Il y a dans *Das Kapital* des moments d'une grande intensité dramatique, par exemple cette fin du premier acte où Godson défie Karl Marx d'écraser du pied la tête d'une grossière poupée d'étoffe, comme si elle était la tête d'un de ces enfants de bourgeois que la Révolution doit exterminer ; le dialogue entre Marx et Orsini est aussi très beau ainsi que certaines interventions de Godson. »

Après avoir examiné la pièce en signalant, au passage, quelques réserves, M. André Ransan concluait dans *L'Aurore* :

« Il n'en reste pas moins que M. Curzio Malaparte est un vigoureux dramaturge, il a mieux que du talent : du tempérament. Son dialogue vif, nerveux, est émaillé d'images qui ne manquent pas de beauté. »

De son côté, M. René Barjavel, après avoir conseillé à l'auteur d'émonder par-ci, par-là son œuvre, ajoutait :

« Il en restera non un drame ou une comédie, mais une sorte de feu d'artifice aux couleurs vives et diverses. Il restera aussi des personnages parfaitement typés : Karl Marx, un peu gros, un peu simple, mais puissant, dessiné pour être mis en image d'Epinal ; sa femme, Jenny, tendre et courageuse comme une héroïne de roman populaire ; Orsini, admirable portrait de l'anarchiste dilettante éclairé par le soleil latin ; enfin le mystérieux Godson, incarnation vêtue de noir de l'amour divin... »

Passant ensuite à l'étude des interprètes, M. Barjavel continuait :

« Dans ce personnage de Godson, Alain Cuny a enfin trouvé un emploi à sa mesure. Ce remarquable acteur, qui possède un des tempéraments les plus originaux de la scène française, n'est à son aise que dans l'épique ou le merveilleux. Il pourrait être Roland brandissant l'épée ou Merlin aux mains pleines d'enchantements. Il porte avec lui la poésie de l'étrange, sa présence rend plausible l'inexplicable. Il apporte à la pièce de Malaparte la lumière de son propre mystère. Pierre Dux joue Karl Marx en force. Il en fait une sorte de géant débonnaire au rire de montagne, bien différent de l'épouvantail qui hante les cervelles bourgeoises. Son talent est à la hauteur de son métier... Renée Devillers est tendre et touchante. Renaud Mary, dans un rôle bref, est une des pièces les plus brillantes de ce feu d'artifice... »

Marx. Mme Bertaud.

L'Inconnu. Marx.

6 Mme BERTAUD, sortant de son carton un petit cheval de bois. — *J'ai pensé que peut-être... ça lui ferait plaisir...*
KARL MARX. — *Un cheval de bois...* (ACTE III.)

7 KARL MARX. — *Ce ne sera pas la dernière ! Le peuple ne lutte pas pour la liberté mais pour le pouvoir. Dites à vos amis de Paris...* (ACTE III.)

8 KARL MARX. (... L'Inconnu place rapidement son chapeau sur celui de Friedrich Engels.) — *Non, monsieur, vous vous trompez. L'île d'Elbe, c'est toujours la monarchie...* (ACTE III.)

9 KARL MARX, la prenant dans ses bras. — *Jenny !* Ils demeurent un long moment enlacés et, peu à peu, une clameur lointaine grandit, s'approchant lentement... (ACTE III.)

10 KARL MARX, ôtant d'un geste large son haut de forme qu'il tient un moment suspendu en l'air et qu'il replace ensuite sur sa tête. — *J'espère, mesdames, que vous n'êtes pas venues chez moi pour vous disputer entre vous...* (ACTE III.)

Photographies Lipnitzki et Bernand.

L'Inconnu. Marx. Engels.

Marx. Jenny.

Lucienne. Georgette. Marx. Denise.

LE RÉFRIGÉRATEUR FAMILIAL

FRIGEAVIA

**un meuble
que la vie moderne
a rendu indispensable**

Fabrication impeccable

CONSTRUCTION
EN GRANDE SÉRIE
PAR LA PLUS IMPORTANTE
USINE FRANÇAISE
SPÉCIALISÉE

FRIGEAVIA

Économie Sécurité

LIVRAISON RAPIDE
MISE EN SERVICE
A DOMICILE
FONCTIONNEMENT PARFAIT
GARANTI SUR CONTRAT

Agence Générale - 11, r. de la Ville-l'Evêque - PARIS-8e - Anj. 23-75

REPRÉSENTANT EXCLUSIF POUR ALGÉRIE ET TUNISIE :
C. A. R. I. - 12, rue Alfred-Lelluch - ALGER

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au No 191 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.